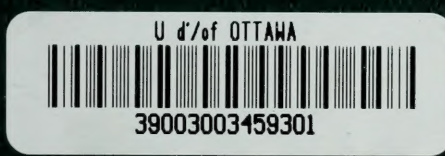



BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A Monsieur Antoine Redier
Directeur de la "Revue Française"
Hommage respectueux.

André Fouquerre

18 juillet 1913

HONORÉ DE BALZAC

A

ANGOULÊME

ANDRÉ FOUQUEURE

Honoré de Balzac

à

ANGOULÊME

La Genèse d'un chef-d'œuvre

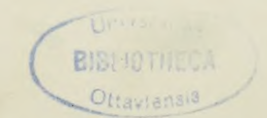
Société Générale

D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION LEVÉ

17, Rue Cassette, 17

PARIS

1913



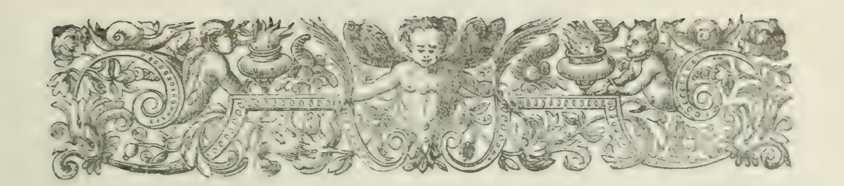
A MON CHER PAYS D'ANGOUMOIS

« Le plus plaisant qui soit dessoubz la nue. »

(Octavien DE SAINT-GELAIS.)

A. F.

Tirage limité à trois cents exemplaires
sur Hollande numérotés de 1 à 300.



I

Honoré de Balzac a trente-trois ans. Quarante romans ou écrits divers l'ont à peine fait connaître. Cent mille francs de dettes, résultat de trois années d'efforts, pendant lesquelles Balzac, imprimeur puis fondeur de caractères (1) a moins écrit qu'il a observé, ce qui n'est point pour lui nuire, le poussent à travailler « comme un galérien de plume et d'encre, comme un forçat de lettres, comme un marchand d'idées ». Ces expressions sont de lui.

Il a plusieurs ouvrages sur le chantier, entre autres *Louis Lambert*, qui lui coûte beaucoup de recherches et lui cause quelque ennui (2). C'est dans des moments semblables que l'écrivain aspire à la tranquillité la plus complète. Seul, il est à la merci du premier importun venu, ne serait-ce qu'un créancier — le pire des indiscrets. Il n'a point, pour lui épargner les menues besognes, des mains amies, alors que mille attentions et prévenances lui sont comme une muette collaboration...

(1) 17, rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti).

(2) Malgré tout cela (et il y songe déjà en 1831), Balzac, qui est ambitieux, conseillé par son amie Mme de Berny, désire s'essayer au jeu de l'élection. Il fait quelques démarches dans le Nord (à Cambrai), et *peut-être* à Angoulême. Mais il semble bien qu'il ne se présenta nulle part.

Balzac a quelques amitiés, entre autres celles de Mme et M. Carraud (1). de M. de Margonne, de M. de Pommereul, etc...

Balzac se trouve à Saché, chez M. de Margonne. M. Carraud vient d'être nommé inspecteur à la poudrerie d'Angoulême en remplacement de M. Paqueron, et M. Grand-Besançon (2), vers la même époque, commissaire des poudres au même établissement. Mme Carraud écrit à Honoré pour lui annoncer ce changement. Réponse du « forçat de lettres » où il dépeint, en les exagérant peut-être un peu, ses tracas de toutes sortes. Nouvelle lettre de la bonne dame, contenant une invitation formelle, où elle décrit le lieu charmant *et retiré* qu'elle habite. Du moins je suppose que cela se passa ainsi... Et voici la *seconde* lettre de Balzac à Mme Carraud « à la Poudrerie royale d'Angoulême », de Saché en Touraine, le 2 juillet 1832 (3) :

«... Je ne suis qu'à une soixantaine de lieues de vous ; n'est-ce pas tentant ?... Aussi les pieds me démangent. N'étaient les travaux commencés et dont vous témoignera la goutte de café tombée sur cette page, je serais déjà à la Poudrerie... Ah ! il vaudrait bien mieux être à Angoulême, à la Poudrerie, bien sage, bien tranquille, à entendre sauter les moulins et à s'empâter dans les truffes... Je suis ici pour quinze jours ; si je puis, si vous êtes à la Poudrerie, si... si... j'essayerai enfin ! »

(1) M. Carraud, capitaine d'artillerie, fut longtemps directeur des études à l'école Saint-Cyr ; Mme Carraud était une amie de pension de la sœur du romancier (Laure, plus tard Mme de Surville). Balzac les connut à Versailles où ils fréquentaient sa famille. Sa première lettre à Mme Carraud est d'octobre 1830 et fut écrite rue de Tournon.

(2) C'est sans doute chez les Carraud que Balzac rencontra M. Grand-Besançon, qu'il devait retrouver plus tard. M. Edmond Biré, dans son *Honoré de Balzac* (Paris, 1897) écrit : « Il avait (Balzac) un parent à Angoulême, M. Grand-Besançon, commissaire des poudres... » Rien ne permet de croire à cette parenté... Tout au plus étaient-ils amis.

(3) H. de Balzac. *Correspondance* (1819-1850) (Œuvres complètes, tome XXIV, Paris, Calmann Lévy, édit. 1876). Toutes les lettres de Balzac reproduites dans ce travail sont extraites de ce volume).

Quelques jours après, il écrit à sa mère :

«... Alors je vais aller à Angoulême, pour ne pas être six mois chez M. de Margonne (1)... Je pars demain lundi pour Angoulême, réponds-moi là. Pendant quarante jours, je n'écrirai ni ne répondrai à personne, qu'à toi. »

« Précise-moi bien les choses sur lesquelles tu voudras une réponse; que j'aie peu à écrire, car je serai livré à un travail excessif. Dans mon désir de nous tirer d'embarras je ferai l'impossible... »

***

Il arrive à Angoulême, au faubourg l'Houmeau, par la diligence, à trois heures de l'après-midi, le lundi 17 juillet 1832. A pied, il monte dans le haut Angoulême, par la porte du Palet ; il entre dans une boutique de coiffeur, sur la place du Marché. Dans une lettre pleine d'esprit, adressée à Mme de Girardin, quelques jours plus tard, le 29 juillet, il dira : « Je vous écris d'Angoulême où je suis venu me faire couper les cheveux... »

« Le *Charentais* (2) avait parlé de Balzac. Ses admiratrices espéraient le rencontrer soit dans la grande allée du Parc, à l'heure de la musique, soit au Jardin-Vert. Il ne s'y montra point, mais elles surent que Fruchet, le coiffeur, l'avait servi. Elles assiégèrent la boutique et se disputèrent les mèches précieuses tombées sous les ciseaux du figaro angoumoisin (3). »

O touchantes admiratrices qui, averties de l'arrivée de Balzac le

(1) Ce n'est pas seulement « une sorte de manie ambulatoire » qui faisait que Balzac changeait si souvent de résidence, ainsi que le dit M. le Dr Cabanès dans son ouvrage, *Balzac ignoré* (Albin Michel, éd.), mais aussi la nécessité.

(2) D'après *l'Annuaire de la Charente*, années 1832-1833, il n'y avait à cette époque que deux journaux à Angoulême : la *Feuille d'annonces* et le *Journal de la Charente*... C'est de ce dernier qu'Albéric Second veut parler.

(3) Albéric Second. *Balzac à Angoulême. Le Figaro* du 22 juin 1882.

lendemain seulement, par le *Journal de la Charente*, trouvâtes encore dans la boutique du barbier, éparses sur le plancher, des mèches de cheveux de votre auteur préféré, non mélangées, non piétinées !

Je sais qu'Albéric Second était angoumoisin sans cela je l'aurais pris pour un Gascon...

Sorti des mains du perruquier, sans doute Balzac se fit-il conduire à la Poudrerie, distante d'Angoulême d'une « bonne petite lieue » comme l'on dit par là-bas, c'est-à-dire cinq kilomètres. Il y fut reçu comme bien l'on pense. Le domaine de la poudrerie est situé au milieu de grands bois silencieux, sur les bords de la Charente, loin du bruit et des importuns, ce qui n'était point pour déplaire à Balzac.

Le 19 juillet, il écrit à sa mère cette longue et touchante lettre que, pour ma part, je n'ai pas lue sans émotion :

« Ma Chère Mère,

« Tu as dû cependant recevoir une lettre de moi relativement à tout ce que tu me demandes par celle du 16, que je reçois aujourd'hui. Je t'ai expliqué pourquoi je n'écris plus de lettres et ne puis plus en écrire ; je ne recommencerai pas l'explication, ce que tu me dis sur mon silence est une de ces choses qui, à moi aussi, me font, comme tu me le dis, tenir mon cœur à deux mains, car il est incroyable que je produise autant que je le fais, et j'obéis à la nécessité dans toute sa rigueur ; aussi, pour écrire ai-je besoin de plus de temps que je n'en ai ; et, quand je me repose, ce n'est pas pour reprendre la plume. Il faudrait pourtant bien, ma pauvre mère, qu'entre nous cela fût compris une fois pour toutes, ou, sinon, je serais obligé de renoncer à tout commerce épistolaire.

« Que veux-tu que je te réponde sur le marchand de fourrages ? Bon dieu ! Je travaille nuit et jour pour faire de l'argent et le payer.

Je t'ai indiqué, sauf le cas de maladie, le moment où les *Conversations entre onze heures et minuit* et la *Bataille* seront finies ; après ces deux livres, je ferai les *Trois Cardinaux*. Ces trois ouvrages suffiront largement à tout, avec un volume des *Contes drolatiques* et un volume de *Contes philosophiques*.

« Or, n'ayant de l'argent que dans quarante jours, je ne puis rien faire avant ce terme ; c'est une réponse générale ; car, à moins de tout vendre pour rien et de me mettre nu comme un saint Jean, je ne vois pas d'autre moyen de faire de l'argent.

« La dame au manuscrit est une intrigante : tu peux répondre que je n'ai pas le temps de me consacrer aux manuscrits des autres.

« En thèse générale, pourquoi ne réponds-tu pas à tout par mon absence et mon retour ?

« Maintenant, ma bonne mère, je suis arrivé avant-hier soir ici ; hier, je me suis reposé, parce que la route, par cette chaleur, m'avait horriblement fatigué, d'autant plus que j'avais fait à pied, à midi, le chemin de Saché à Tours.

« Et j'allais ce matin entamer mon travail avec courage, lorsque ta lettre est venue me désorganiser complètement ! Crois-tu qu'il soit possible d'avoir des pensées artistiques en voyant tout à coup le tableau de mes misères comme tu me les traces ? Crois-tu donc que si je ne les sentais pas je travaillerais ainsi ? Je t'ai dit, les larmes aux yeux et le cœur serré, qu'il était impossible que mon manuscrit fût prêt avant le 10 août, et le 10 août nous aurons 1.800 francs. Vois si tu peux à Paris arranger tout pour cette époque. Si je n'ai pas d'argent, eh bien, je me laisserai poursuivre et je payerai des frais ; ce sera de l'argent bien cher. Tu vois que tout se résout par mon travail le plus assidu, et mon travail par la tranquillité.

« Si Gosselin s'avisait de ne pas m'envoyer d'épreuves, ce serait du joli ! Mais ce serait à ruiner ma réputation ! Je déchirerais tous mes traités à la face de la terre. L'œuvre que je lui ai envoyée m'a

coûtée 30 jours et 15 nuits, et il me faut au moins deux épreuves. Je les attends avec impatience.

« Je me lève à six heures (du soir) : je corrige les *Chouans*. Puis je travaille à la *Bataille*, de huit heures à quatre heures du matin, et, pendant le jour, je corrige ce que j'ai fait la nuit ; voilà ma vie ! en connais-tu de plus occupée ?...

« Adieu ma bonne mère. Fais l'impossible, c'est ce que je fais de mon côté. Ma vie est un miracle perpétuel. Je t'embrasse de tout mon cœur et avec bien du chagrin, car je te rends aussi malheureuse que je le suis. »

Si j'ai reproduit cette lettre tout au long, c'est qu'elle peint exactement l'état d'esprit dans lequel se trouvait Balzac durant son séjour à la Poudrerie ; elle montre également l'effrayante somme de travail qu'il fournissait. Encore ne dit-il point tout dans cette lettre ; c'est aussi à la Poudrerie qu'il termina *Louis Lambert*, ainsi qu'il l'écrit à sa mère, le 27 août de la même année, d'Aix-en-Savoie : « *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre ; il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. » *(Correspondance.)* Mais reprenons l'article d'Albéric Second :

« Fermée à la tourbe des indiscrets et des curieux, la grille de la Poudrerie s'ouvrit deux ou trois fois et livra passage à de rares privilégiés. Mon père et ma mère furent conviés à dîner. »

C'est à ce dîner qu'il fut question de politique. Il y avait eu élections en 1831 ; il y avait encore élections en 1832. On demanda à Balzac s'il accepterait d'être candidat. Il dit oui.

«... Mon père, interrogé, promit poliment son appui, et Balzac lui fit, *avant son départ*, une visite de remerciement.

« Ce fut à cette occasion que je l'aperçus pour la première fois. Je revenais du collège, une pile de livres sous le bras, au moment précis où il sortait de notre vieille, vieille maison, si vieille qu'elle

fut la propriété et l'habitation de Calvin lorsqu'il se réfugia à Angoulême, en 1533, s'il vous plaît, fuyant la prison qui le menaçait à Paris, d'où ce nom de rue de Genève octroyé à notre rue en sa mémoire. » « — C'est M. de Balzac, me souffla ma mère à l'oreille. »

« J'étais déjà le client assidu, le liseur insatiable du cabinet de lecture de la rue de la Cloche-Verte... »

Et le nom de l'auteur des *Illusions perdues* l'impressionna si fort qu'il en laissa choir ses livres sur la chaussée...

C'est moi qui ai souligné : *avant son départ*; Balzac, en effet, ne fit que passer à Angoulême, pour aller à la Poudrerie et pour en revenir après une réclusion volontaire de quarante jours.

Le 30 juillet, il adresse une courte lettre à sa mère ou, entre autres choses, il lui dit : « Adieu *ti* mère ; je ne resterai pas ici plus que jusqu'au 20 août. » Et le 21 août il annonce son départ pour le 22. Le 22, ce billet :

« Mardi à midi, 22 août 1832.

« Je pars pour Lyon ; je suis pressé, puisque nous sommes à la Poudrerie et que la voiture part à deux heures » (pour Limoges).

Ce qui est exact.

Il était à Lyon le 25 août, puis à Aix-en-Savoie le 27. Il écrit à sa mère le 1er septembre et à Mme Carraud « sa fidèle amie » à Angoulême, dans les premiers jours du même mois : « J'ai fait un magnifique voyage dont je suis très content. Les vallées du Limousin sont encore prédominantes dans ma pensée, même après celles de l'Auvergne. Mais la plaine de la Limagne, opposée à la vallée de Royat, c'est sublime ! »

Notez qu'il n'est nullement question des plaines et coteaux de l'Angoumois. Voyez cependant ce qu'en disait, en 1629, un vieil auteur, qui habitait Angoulême il est vrai, François de Corlieu :

« Il n'est ne du tout plat (l'Angoumois) ne grandement montagneux, ains entremeslé presque partout de planures et collines qui rendent une variété fort délectable et non moindre proffit, d'autant que, oultre l'espace de terre qui double par telles collines ont peut veoir les vallées pleines de bleds, ou de ruisseaux et fontaines, les prez ioignant les ruisseaux, les bois et taillis au pendants des terriers, et les vignobles sur les sommets d'iceux. De sorte que presque par tout vous rencontrez d'une mesme veüe tout ce qu'ailleurs il se trouve de beau en une bien grande estendüe de terre. »

On pourrait croire que Balzac préférait aux timides espaces les larges horizons, les paysages tourmentés, hérissés de rochers dominant les eaux furieuses et ceints de forêts sombres.... Mais la Touraine ?

— La Touraine, cela est différent : c'est son pays natal.

En effet, passons.

***

Balzac, dans son voyage à Lyon, pensait à sa candidature. Dans la lettre précédemment citée, il avoue que si les angoumoisins veulent de lui comme député, lui, de son côté, veut bien d'eux pour commettants. Le 22 septembre il écrit encore cela, toujours à Mme Carraud :

« Je vous dirai que si M. Bergès (1) n'a pas été abusé par l'amitié qu'il m'avait accordée d'avance, en cas d'élection, je me présenterais à Angoulême, et je reviendrais même à la Poudrerie de quelque lieu d'Italie que ce soit, si vous me disiez que j'ai des chances de succès... »

Il dépense peu : « J'ai emporté (écrit-il à sa mère, d'Aix en

(1) Chef d'institution à Angoulême. M. Bergès avait été un des rares invités à la Poudrerie, pendant le séjour de Balzac.

Savoie le 1er septembre 1832), le 5 juin, cent-vingt francs. Tu m'as envoyé cent francs d'abord, puis trois cents autres, et j'ai emprunté cent cinquante francs à M. Carraud ; total : six cent soixante et dix. Il me reste deux cents francs ; c'est donc quatre cent soixante et dix francs pour trois mois. Et il y a des voyages, des frais d'auberge et des domestiques largement payés. Hein, mère, si je suis un peu poète et rêveur, avoue que je suis bien économe ! »

Il le faut bien, puisqu'il se propose de faire un long et coûteux voyage.

Mais, hélas, il n'ira pas en Italie, il retournera à Paris, *faulte d'escus* malgré tout, plus chargé de besogne que jamais !

« Les chagrins de tout genre vont toujours leur allure, enserrant ma vie de mille ligaments... » écrit-il à Mme Carraud, le 25 janvier 1833.

Les Carraud doivent aller à Frapesles, propriété qu'ils possèdent dans le Berry ; Balzac leur demande de retarder leur départ ; lui, avancera le sien, car il a « la plus grande envie de voir la cathédrale de Bourges. »

Il ajoute :

«... Mille choses aimables et amicales au commandant (1), ce que vous voudrez à vos voisins et un souvenir à ma belle amante (Mme Grand-Besançon) à laquelle je souhaite mille plaisirs, le commissaire aidant. Quant à vous, vous savez si je puis écrire quelque chose qui vaille la millionième partie des belles et bonnes douceurs que vous inspirez (2). »

(1) M. Carraud fut nommé commandant à la fin de l'année 1832.

(2) Je me proposais, lorsque je conçus cette modeste étude, de la diviser en trois chapitres : *Balzac à Angoulême ; La genèse d'un chef-d'œuvre ; Balzac et Mme Carraud.* Ce n'est point sans quelques regrets que j'ai abandonné le troisième. Il m'a semblé, en effet, que pour parler éloquemment et justement de cette grande et pure amitié, il me manquait beaucoup de choses et surtout les lettres de Mme Carraud à Balzac.

Aux premiers jours de mars 1833, Balzac est encore à Paris. Il n'a pu aller rejoindre ses amis à Frapesles, mais il ira les retrouver à la Poudrerie, « le 10 de mars », car il lui faut « un grand mois de solitude ». Sans doute Mme Carraud lui a fait part de certains potins, car il lui répond ceci dans la même lettre :

«... Je ne connais point Mme de Saint-S... pas plus que beaucoup de femmes dont on me jette les faveurs à la tête, qui se vantent de m'avoir pour amant et dont je ne connais ni le nom ni le visage. Je n'ai vu personne à Angoulême (en 1832) et je n'y connais que vous et les personnes que j'ai vues chez vous. » Ne lui a-t-il pas écrit le 13 septembre 1832, en réponse à quelques lignes où elle lui exprimait sa crainte de le voir se donner à un parti politique, pour une femme, ces phrases gonflées d'indignation : « Moi, vendu à un parti pour une femme ! un homme chaste pendant un

Je m'étais adressé à M. Gaston Carraud, rédacteur à la *Liberté*, petit-fils de la « grande amie » de Balzac. Voici son aimable réponse :

« Monsieur et Cher Confrère,

« J'aurais été fort heureux de pouvoir vous rendre le service que vous espériez en vous communiquant quelque document inédit relatif à Balzac Mais tout ce que possédait ma grand'mère en fait de correspondance, notes ou autres souvenirs a été donné ou légué par elle à Spœlberch de Lovenjoul, et se trouve sans doute aujourd'hui à Chantilly. Je crois d'ailleurs que tout ce qui avait quelque intérêt aurait déjà été employé dans des publications antérieures.

« Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression de mon sincère regret de ne pouvoir vous obliger, toute l'assurance de mes meilleurs sentiments. »

J'avais également fait part à M. Georges Vicaire, conservateur du Musée de Chantilly, de mon désir de trouver sur *Balzac à Angoulême* et sur *Balzac et Mme Carraud*, des documents inédits.

Il m'écrivit la lettre suivante qui décida de la suppression de mon troisième chapitre :

INSTITUT DE FRANCE
COLLECTION
SPŒLBERCH DE LOVENJOUL

CHANTILLY
le 26 avril 1913.

« Monsieur,

« La collection Lovenjoul n'est pas encore mise à la disposition des travailleurs et il m'est impossible de satisfaire actuellement les nombreuses demandes

an !... Vous n'y songez pas : une âme qui ne conçoit pas la prostitution ! qui regarde, comme entachant, tout plaisir qui ne dérive pas et ne retourne pas à l'âme ! »

Non, certes ! il n'a connu personne à Angoulême, car c'est à peine s'il est sorti de sa chambre où, sur la table et les chaises, s'étalent des feuillets de manuscrits et des épreuves cent fois raturées, témoignant de son labeur écrasant ; c'est à peine s'il s'est souvenu qu'il y avait près de là les rives vertes de la Charente, les bois ombreux, les prairies bordées de peupliers frémissants, fleuries de boutons d'or et de marguerites, ces marguerites que chantera son poète Lucien de Rubempré...

que j'ai déjà reçues. Je n'ai, du reste, ici, aucun dossier spécial sur Balzac à Angoulême.

« Mais je puis vous indiquer les trois articles suivants qui se rapportent au sujet que vous vous proposez de traiter :

« 1° Balzac à Angoulême, par Albéric Second, *Le Figaro*, 22 juin 1882 ;

« 2° *Revue de Saintonge et d'Aunis*, tome XVII, p. 416 ;

« 3° Balzac candidat à la députation (à Angoulême), par Gabriel Ferry, *Revue politique et parlementaire*, 10 décembre 1901, pp. 566-568. »

« Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir mieux réaliser votre désir et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués. »

« Georges VICAIRE. »

Je me résignai. Cependant, la *Correspondance* de Balzac n'est point muette à ce sujet, tant s'en faut. De 1830 à 1845, assez régulièrement, puis, beaucoup moins de 1845 à 1850, plusieurs lettres nous font connaître le degré de sympathie qui les unissait. Mme Carraud fut pour Balzac une seconde « conscience » et une « consolatrice ». « Ma plus chère fleur d'amitié » l'appelle-t-il dans une de ses lettres (de Genève le 30 janvier 1834). Elle n'était ni avant Mme de Berny, ni après ; elle *guida* Balzac, mieux que la sœur de celui-ci, peut-être. Elle fut plus qu'une amante et plus qu'une sœur : elle fut la « véritable amie », désintéressée, toujours égale, dans les bons comme dans les mauvais jours, et, si l'un d'eux se détacha de l'autre, je croirais plutôt que ce fût Balzac... Son amour pour Mme Hanska, plus tard Mme de Balzac, comme l'on sait, n'y fut point étranger.

Je terminerai en signalant, à ceux que la chose pourrait intéresser, un curieux chapitre d'*A pied et en wagon*, d'Émile Deschanel (Paris, Hachette, 1882), qui rencontra Mme Carraud vers 1860. « Elle a maintenant plus de soixante-cinq ans, dit-il. Elle est petite, très brune, et boite imperceptiblement. » Ce chapitre contient une pièce de vers adressée, vers 1845, par notre auteur à « la bonne

De nouveau, il a besoin d'isolement. Ses dettes sont plus lourdes que jamais.

A Paris, on ne lui laisse nul repos, et les records, malgré ses multiples précautions, — «... Vous demanderez Mme Durand » — sont sans pitié.

— « Je voudrais bien être à la Poudrerie ! »

Il se décide enfin, et, dans la seconde quinzaine d'avril, il arrive à Angoulême, toujours par les mêmes moyens. Sans doute, cette fois se rendit-il directement à la Poudrerie. Il arriva qu'on ne l'attendait plus ; tout comme la première fois, il apportait du travail. C'est là, à la Poudrerie, pendant ce second séjour, qu'il écrivit la *Grenadière, dans une seule nuit*. Il écrit très peu à ses parents et amis en revanche. « Une seule lettre le 29 avril, « à M. Guilbert de Pixérécourt, auteur dramatique à Paris », pour décliner une aimable invitation à une « fête bibliographo-astronomique » et aviser celui-ci

dame de Nohan » — qu'il ne faut pas confondre avec l'autre « Nohant » et l'autre «bonne dame ». J'en extrais ce délicieux quatrain :

« Oui, vantez-vous, vantez-vous, mère !
Vous êtes plus jeune que nous :
Vos cinquante ans, soyez-en fière !
Le Temps n'a point neigé sur vous. »

« Ce qui était vrai il y a quinze ans l'est encore aujourd'hui, ajoute Émile [illegible]. Mme [illegible] point.

« Retirée à Nohan, près de Graçay, au fond du Berry — pas le Nohant de [illegible] — Mme Carraud s'est faite bénévolement médecin de campagne et [illegible] à travers les sentiers, les champs ou les ornières, pour porter des secours ou des consolations aux [illegible] elle.

« ... En montrant à lire à ses petites filles (aux petites filles de Nohan) Mme Carraud fut étonnée de la difficulté de trouver des livres qui convinssent à [illegible] uniquement par bonne volonté, elle se mit, à soixante ans, à essayer d'en écrire elle-même, un, d'abord et puis deux, et puis trois, et puis quatre... »

[illegible] *devoir*, et tiré par la Maison Hachette à quatre-vingt-cinq mille exemplaires.

[illegible] *Les Veillées de* [illegible] lus. Il y a beaucoup de bonté, de douceur, d'optimisme, dans ce livre vieillot écrit par une femme qui, semblerait-il, avait cent chances

de l'envoi d'un pâté de Grobot (1), « dûment parfumé, devant être délicieux... ». — Du moins, Albéric Second que j'ai déjà eu le plaisir de citer, et que je citerai encore quelques lignes plus loin, nous affirme qu'il n'écrivit qu'une seule lettre. Eh bien non ; le 27 du même mois, il écrivit aussi au docteur Bénière, médecin de Mme la duchesse de Berry, enfermée au château de Blaye. Mais c'est à peu près tout. Cela dans l'espace d'un grand mois. Mais voici venir Albéric Second :

« Balzac fut tout aussi invisible et ses apparitions en ville furent aussi rares à ce deuxième voyage qu'elles l'avaient été l'année précédente. »

Albéric Second est invité avec ses parents à un dîner qui réunit plusieurs convives autour de Balzac, à la Poudrerie :

« Quelques jours après, un jeudi, j'étais à la bibliothèque de la ville, plongé dans la lecture de Rabelais, dont Balzac avait beaucoup parlé au dessert (2), lorsque la porte s'ouvrit et mon grand homme apparut sur le seuil. Mon cœur battit la chamade et mon sang ne fit qu'un tour lorsque je le vis se diriger de mon côté. Il m'avait reconnu...

« — C'est aujourd'hui jeudi, me dit-il ; vous n'allez pas au collège.
« Voulez-vous me consacrer une heure de votre temps ?...

« ... Il passa son bras sous le mien et me dit : « Je connais à
« peine votre ville. Faites-m'en les honneurs. Et d'abord, quelle est
« la signification de ces trois G majuscules sculptés dans les armes
« de la cité angoumoisine ? »

« Je répondis en rougissant un peu :

pour une de devenir « femme de lettres », *bas-bleu*, et qui ne le fut point.

Je regretterai toujours de n'avoir pas écrit mon chapitre : *Balzac et Madame Carraud*...

(1) « Grobot était le nom du tenancier de l'Hôtel où s'arrêtaient les diligences à l'Houmeau ». (Albéric Second, article cité.)

(2) C'était le temps où il écrivait ses *Contes Drolatiques*.

« — On prétend qu'ils signifient : gueux, glorieux, gourmand.

« — Est-ce vérité ou médisance ?

« — Je crois que c'est vérité, murmurai-je avec grande confusion.

« — C'est drôle, fit-t-il. A l'occasion, je m'en souviendrai. »

« Sans doute il ne s'en est pas souvenu, car nulle part il n'est fait allusion à nos trois G dans les scènes dont Angoulême est le théâtre.

« Mais il devait me donner d'irrécusables preuves de sa mémoire. Nous sortîmes de la Bibliothèque par le grand escalier du Palais de Justice et nous nous arrêtâmes un instant sur la place du Mûrier.

« — Quelle est cette antique maison à toit pointu ? me demanda-t-il.

« — C'est une imprimerie.

« — Comment s'appelle l'imprimeur.

« — Le Grand Broquisse.

« — Le « Grand », est-ce un nom ou un surnom ?

« — C'est un sobriquet. On désigne ainsi l'imprimeur parce qu'il est d'une taille au-dessus de l'ordinaire et aussi pour le distinguer d'un autre Broquisse, son frère, connu, lui, sous le nom de Broquisse Vieille-Garde. »

« — Il a été militaire celui-là ?

« — Il le dit, mais on n'en est pas très sûr. »

« De cette conversation, Balzac se souvint en temps utile. C'est en effet dans la maison à toiture pointue de la place du Mûrier qu'il a mis l'imprimerie de David Séchard, confrère et victime des agissements du *Grand* Cointet.

« ... Nous fîmes le tour des remparts, et il eut une admiration sincère pour les paysages variés qui se déroulaient à ses yeux. Sur le rempart du Nord, il s'arrêta court et je crois l'entendre s'écrier :

« — C'est aussi beau ici que sur la terrasse de Saint-Germain ! »

« Il voulait faire une recommandation au Directeur des Messa-

geries Royales et nous descendîmes au faubourg l'Houmeau par la rampe du Palet. Non loin du bureau des Messageries, il y avait une pharmacie dont je vois encore l'enseigne lorsque je ferme les yeux. C'était une planche carrée peinte en vert et sur laquelle se détachaient en lettres jaunes, hautes d'un pied, ces deux mots :

EVANGELISTA

PHARMACIEN

« Au risque de se faire écraser par les nombreuses charrettes, diligences, etc., qui se croisaient dans la rue de Paris, très fréquentée à cette époque, Balzac resta plusieurs minutes immobile au milieu de la chaussée. Planté sur ses courtes jambes il était en contemplation devant l'enseigne et devant la pharmacie.

« Evangélista », répétait-il avec délices ; cet assemblage de syllabes semblait caresser son tympan à la façon de la plus suave mélodie. Or, ce nom qui l'attirait, le fascinait, comme l'attira et le fascina plus tard celui de Marcas (1), vous le retrouverez dans le *Contrat de Mariage* où Mme Evangélista remplit le premier rôle. Quant à la pharmacie, vous la connaissez bien... C'est celle de Postel, successeur de Chardon, le propre berceau de Lucien, notre poète des *Illusions perdues*. notre futur grand homme de province à Paris... »



En 188... il y avait à Angoulême, dans le bas de la pittoresque rue Saint-Ausone, vis-à-vis de la rue des Dames, une boutique de coiffeur guère fréquentée, modeste... Le « perruquier » se nommait S... et sortait du régiment où il avait appris son métier tant bien que mal et plutôt bien que mal. Sa femme était un peu plus jeune que lui. Ils n'avaient pas d'enfants. Naturellement, comme beau-

(1) Léon Gozlan a finement raconté la scène dans son *Balzac intime*.

coup de ses pareilles, elle lisait des romans, et ces romans étaient de George Sand, d'Octave Feuillet, et surtout de Balzac. Et naturellement aussi, malgré qu'elle n'abandonnât pas pour cela son ménage, le mari, lorsqu'il la surprenait la figure dans un livre, grondait très fort celle qu'il appelait ironiquement « la romancière ».

Parmi les clients, il y avait un petit vieux qui venait régulièrement deux fois par semaine. Il habitait tout près mais ils ne savaient où. Certain jour que Mme S... lisait les *Illusions perdues*, le « petit vieux » entra, la priant de ne point se déranger et de continuer sa lecture. Sur ce le mari survient qui dit à sa femme qu'elle a bien autre chose à faire, que les romans mettent « tout un tas de mauvaises idées dans la tête des femmes » ; que le papier supporte tout ; que ceux qui écrivent de semblables bêtises sont des *féniants* et des menteurs, sais-je encore ! Bref il lui cria :

— Tu liras tous les livres de ton Balzac et des autres... quand nous aurons des rentes !... Qu'est-ce que c'est encore que celui-ci — et il désignait les *Illusions perdues*.

— Ça se passe à Angoulême...

— Ah...

— Tiens, dit à ce moment le « petit vieux » qu'ils oubliaient, j'ai connu un monsieur de Balzac, mais il y a bien longtemps... C'est peut-être bien lui qui a fait ce livre.

— Moi aussi j'en ai connu un, crut devoir dire le mari, goguenard, seulement c'était un monsieur de Balzac, Balzac près d'Angoulême !

Sur ce, ils rirent tous les trois. Puis la femme reprit :

— Vous avez connu celui qui a fait ce livre ?

— Dame, vous savez, Madame S..., je n'en sais rien, si c'est celui-là. J'ai connu un monsieur de Balzac, voilà tout, à Angoulême, en 1833.

— Racontez-nous ça pendant que mon mari va se préparer ; je verrai bien si c'est celui que je lis.

— Ce sera un peu long, mais je vais vous le raconter quand même. Je viens pour me faire couper les cheveux et j'aurai grandement le temps.... Et bien, c'était en 1833, au mois de mai...

Et le « petit vieux » raconta tout au long ce que je vais essayer de transcrire ici ; si la conversation m'a été rapportée, ce qui évidemment ne vaut pas de l'avoir entendue soi-même, j'ai cependant pleinement confiance en ceux qui l'écoutèrent : le « perruquier » et sa femme, et ce pour de sérieuses raisons...

— Eh bien, c'était en 1833, au mois de mai. J'avais un peu plus de dix-huit ans. J'étais placé comme domestique chez un nommé... à Frégeneuil. Un après-midi, mon patron me chargea d'une commission pour l'Houmeau. Je partis. Je pris par le Moulin de Frégeneuil afin de rejoindre la route de Bordeaux, par la rue Montauzier qui, dans ce temps, n'était pas en aussi bon état qu'elle l'est aujourd'hui. Je fis la rencontre d'un de mes amis, de mon âge, un nommé ..., qui habitait Frégeneuil et passait presque toutes ses journées sur les bords de la Charente, une ligne à la main, lorsque ce n'etait pas un filet. Il me demanda de l'accompagner sur le bord de l'eau, à l'endroit où se trouve maintenant La Pierre — mais en ce temps, rien n'etait construit que deux ou trois cabanes en planches. Comme nous descendions la « coursière » à travers le pré, un homme se trouva tout à coup devant nous, sorti de je ne sais où, nous priant de lui indiquer la route qu'il fallait suivre pour aller à l'Houmeau... Mon camarade me dit : « Fais voir à Monsieur, puisque tu vas à l'Houmeau. » J'acceptai d'autant plus que, gagnant peu, l'espoir d'une pièce de monnaie n'était pas pour me déplaire. Autant que je me le rappelle, c'était un petit, court sur jambes. Il n'avait pas l'air mauvais garçon, au contraire, mais ça devait être un original...

Le chemin ne fut pas difficile à lui montrer : il n'eût qu'à me suivre. Au bout d'un moment, comme je ne lui disais rien, il me questionna :

— Vous êtes d'Angoulême, de la Charente enfin ?

— Non, Monsieur, je suis de..... (1). Je suis Tourangeau.

— Ah ! fit-il. Comment vous nommez-vous ?

— Séchart, Monsieur...

— Et comment se fait-il que vous êtes ici, étant de la Touraine ?

Et je lui expliquai que mon grand-père, qui était tonnelier, avait gagné pas mal d'argent, mais était avare.

Mon grand-père avait eu deux fils : mon oncle et mon père. Mon oncle, qui était l'aîné, était le mieux vu, malgré cela il n'était pas gâté. Mon grand-père voulait qu'il prenne *sa suite*. Mais lui, le métier de tonnelier ne lui plaisait pas et, malgré mon grand-père il s'était marié avec la fille d'un riche cultivateur.

Mon père apprenait, lui aussi, le métier de tonnelier. Parce que, comprenez-vous, ce n'était pas celui-ci qui était son favori, mon grand-père avait surnommé mon père « chardon sec. » Ce qui fait que le nom lui est resté et que beaucoup, au lieu de l'appeler Séchard, c'est notre nom, disent « chardon ». C'est un sobriquet.

— Mais ça ne m'explique pas pourquoi vous êtes ici, me dit-il.

— C'est parce que, voyez-vous, je n'ai pas fini. Mon grand-père, qui était donc avare, avait vendu son matériel de tonnelier à mon père, puisque son autre fils n'en voulait pas, beaucoup plus cher que ça ne valait. Puis mon père s'était marié, après ça, avec une fille de journaliers qui n'avaient rien.

Ça c'était fait contre la volonté de mon grand-père, qui, depuis ce jour, a toujours été contre mon père, et comme il connaissait encore tous les gros cultivateurs, les négociants, il lui a porté tort en racontant à qui voulait l'écouter qu'il était bien fâché d'avoir cédé sa boutique à son fils, parce que c'était un garçon qui n'était pas *capable*, et tout

(1) Malheureusement, ils n'ont pas retenu le nom de cette localité, ni celui du maître chez lequel le « petit vieux » avait été domestique, non plus que celui de son camarade.

un tas de choses comme ça. Tant et si bien que mon père mangeait de l'argent. Aujourd'hui il est obligé, pour joindre les deux bouts, d'aller en journée, pendant que mon grand-père cache son argent. Il m'a bien fallu, à moi aussi, aller travailler chez les autres, n'ayant pas de travail chez moi. C'est par connaissance que je suis ici...

A ce moment nous étions arrivés au coin de la rue de Paris. Tout à coup, quelqu'un frappa sur l'épaule de celui que j'accompagnais :

— Comment, vous ici, M. de Balzac ?

— Et vous même, répondit-il, légèrement étonné, que faites-vous à l'Houmeau ?...

Puis se retournant vers moi, et me désignant à son interlocuteur, il ajouta :

Tenez, voici une preuve de ce que j'avançais l'autre jour, devant vous : le père de ce jeune homme qui s'appelle Séchard a été qualifié d'un surnom ridicule ; tout le monde le nomme Chardon sec, Chardon !

Et là M. de Balzac, puisque c'est ainsi que l'autre l'avait nommé, éclata de rire en répétant Chardon ! Chardon ! Puis, il mit la main à son gousset, et en retira une pièce de vingt sous, qu'il me donna, ainsi qu'une poignée de main.

Au revoir mon ami, au revoir, me cria-t-il, en s'éloignant avec celui qui l'avait abordé qui, maintenant, riait avec lui, au revoir Séchare-Chardon ! Chardon-Séchard, Chardon-Sec !

Je ne l'ai jamais revu...

Le perruquier avait écouté l'histoire du bonhomme, le peigne et le ciseau à la main ; sa femme, bouche ouverte, n'avait pas perdu une syllabe, et le petit vieux paraissait heureux de l'effet qu'il avait produit.

— Mais, fit observer Mme S.., dans le roman il y a un Séchard qui est imprimeur et un autre, Chardon, pharmacien à l'Houmeau. Sûrement qu'il se sera servi de vos noms. — Et elle montra les passages du livre au « petit vieux » qui, après avoir lu, dit très étonné.

— Tiens c'est vrai. C'est peut-être bien celui qui a écrit ce livre... C'est bien drôle quand même !

... Le « petit vieux », qu'ils appelaient M. Séchard, maintenant, revint encore plusieurs fois. Puis, certaine semaine il ne parut pas, ni les semaines suivantes ; on ne le vit plus jamais. S... et sa femme ne connaissaient pas son adresse, et malgré leurs questions Séchard ou Sécharé ne leur avait pas raconté comment et pourquoi il était resté à Angoulême.

***

Cette promenade de Balzac fut sans doute, avec celle que rapporte Albéric Second, la seule qu'il fit pendant son deuxième séjour à la Poudrerie.

Il se levait à deux heures du matin et se couchait à dix heures du soir. Comme toujours il se soutenait avec du café. Dans une lettre à Mme Carraud, quelques mois après son départ, le 2 août 1833, il dit : « J'ai encore dans l'âme, en pensant à vous, la reconnaissance toute fraîche des heures où vous avez été si douce et si indulgente pour l'irritation sotte que me causait le café ! Je voudrais bien être encore à la Poudrerie ! »

Est-ce à cette deuxième visite que Balzac « s'aperçoit que son nom est maintenant très connu, très sympathique en province » ? « Un jeune homme — un admirateur — a fait quatre lieues pour le voir en apprenant qu'il se trouve en résidence à la Poudrerie. Les membres d'un cercle influent de la ville viennent lui rendre visite et lui promettent leurs voix au cas où il se porterait chez eux (1). »

C'est à ne plus reconnaître notre Balzac, celui qui se faisait appeler « Mme Dubois » à Issoudun ! Comment, tout le monde sait qu'il se trouve à Angoulême, *à la Poudrerie* même ? Ses créan-

(1) Gabriel Ferry : *Balzac et ses amies.*

ciers n'ignorent point sa retraite ? Il est venu pour travailler, il travaille en effet, et comme un « damné », cependant, quiconque peut sonner à la grille de la Poudrerie et demander M. de Balzac ?

Je ne crois pas à ce « jeune homme ». Je ne crois pas à ce « cercle influent de la ville ». Je crois que Balzac, en 1832 comme en 1833, a fréquenté fort peu de monde. *n'a fait aucune visite* en ville ; a seulement connu, à la Poudrerie, de rares personnes, invitées par M. et Mme Carraud. Je crois que Balzac a parlé élections à quelques-unes de ces personnes, mais qu'il ne s'est jamais présenté à Angoulême, peut-être même aucune part ; il en était de ces projets comme de ceux qu'il bâtissait journellement. *Avant tout il lui fallait gagner de l'argent.* Je crois que Balzac est venu à Angoulême, non pour observer, pour se documenter, pour se montrer, pour flâner, mais pour *travailler* dans toute la rigoureuse acception du mot. La chose est assez démontrée. De plus il ne tenait pas du tout à ce que l'on sache, surtout en cette année 1833, le lieu qu'il habitait. Il n'aimait pas les huissiers, malgré qu'il ait dit dans son *Petit dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, par un Batteur de pavé (Paris 1826, imp. Honoré Balzac) que « le malheureux (celui qui est poursuivi) confond souvent l'instrument qui sévit avec la puissance qui le fait mouvoir ». Ce n'est pas lui qui a fait tenir un avis de passage au *Journal de la Charente*, en 1832, si avis il y a eu. Ce n'est pas lui non plus qui a fait savoir, en 1833, au Tout-Angoulême, son arrivée. Bref, il passa inaperçu, ou presque.

Balzac partit d'Angoulême vers la fin mai. Il ne devait plus revenir. Cependant — encore un de ses nombreux châteaux en Espagne — il a en vue « une affaire de la plus haute importance ». Il s'agit de la fabrication d'un papier spécial pour une édition complète de ses œuvres : Mme Carraud désirerait qu'il le commandât à Angoulême, ce qui lui procurerait le plaisir de le recevoir une troisième fois à la Poudrerie, puis une quatrième, une cinquième, etc... Balzac lui écrit, fin septembre 1833, de Neufchâtel :

« ... Ce que vous désiriez est arrivé. Je n'ai pas pu trouver mon papier à Besançon. et l'homme de Besançon à qui j'ai parlé d'Angoulême et de M. Calluau m'a dit que c'était possible là. Mais je ne pourrais aller vainement (le mot concerne le papier) à Angoulême. »

Et quelques jours après, le 5 octobre, en lui envoyant quelques renseignements au sujet de cette affaire, il lui dit :

« J'espère aller à Angoulême et nous aurons une ou deux bonnes journées de causerie ; mais... »

Tant pis ; je ne résiste pas au plaisir de reproduire cette lettre toute entière. Elle montre un Balzac sentimental, romantique, plus qu'aucun de ses héros ; le Balzac qui aima plus par l'esprit que par le cœur ; le Balzac de Mme de Berny, de Mme de Castries, de Mme Hanska : le Balzac « chaste pendant un an » ; le Balzac qui aima *toutes les femmes*, qui ne fut *peut-être* aimé d'aucune, si ce n'est de Mme Carraud, et encore ne fut-ce que comme un frère, comme un ami.

Que, donc, l'on veuille bien me pardonner cette longue citation ; que celui qui n'a jamais commis ce péché... de gourmandise me jette la première phrase ! Sur ce, je reprends la lettre de Balzac à Mme Carraud :

« ... Mais je n'attendrai pas ce voyage pour vous dire tout ce qu'il y a de tendre reconnaissance dans mon âme pour votre dernière lettre, et avec quelle force les ennuis littéraires me font me réfugier dans le cœur de ceux qui m'aiment pour y trouver des consolations. »

«... Vous êtes mon public, vous et quelques âmes d'élite auxquelles je veux plaire ; mais vous surtout, que je suis si fier de connaître, vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon, vous qui avez le courage de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ, vous qui m'encouragez à me perfectionner, vous qui ressemblez tant à l'ange auquel je dois

tout (1) ; enfin, vous si bonne pour mes *mauvaisetés !* Moi seul sait avec quelle rapidité je vais à vous ; j'ai recours à vos encouragements quand quelque pointe m'a blessé ; c'est le ramier regagnant son nid. Je vous porte une affection qui ne ressemble à aucune autre et qui ne peut avoir ni rivale ni analogue. Il fait si beau, si bon près de vous ! De loin, je puis vous dire, sans crainte d'être mis au silence, tout ce que je pense sur votre âme, sur votre vie. Mon Dieu ! personne plus que moi ne souhaite que, pour vous, le chemin d'ici-bas soit beau ; je voudrais vous envoyer toutes les fleurs qui vous plaisent, comme souvent j'envoie au-dessus de votre tête, les vœux les plus ardents de bonheur. Oui, pensez qu'il y a dans ce Paris si volcanique un être qui pense souvent à vous, à tout ce qui vous est cher ; qui voudrait écarter de vous tout ce qui peut offenser dans la vie et qui vous apprécie à toute votre valeur ; enfin un être dont le cœur toujours jeune est plein de réelle amitié pour vous, un cœur qui ne se révèle dans tout ce qu'il peut avoir de bon

(1) Mme de Berny. Mme Carraud connaissait la vie sentimentale de Balzac car il lui disait *tout*. Remarquez que, depuis Mme de Berny, notre éternel amant, sans compter « l'Étrangère », a aimé éperdument Mme de Castries (1832-1833) qui l'a rendu très malheureux !

M. Jacques de Biez, dans le *Figaro* (nos du 6 avril 1912, 14 décembre 1912, 5 avril 1913), nous a raconté telle autre aventure sentimentale qui devait finir par un mariage mais qui échoua ; « les yeux de lynx » de Balzac, ces yeux qui étaient « à faire baisser la prunelle aux aigles » à dit Théophile Gautier ; « éclair qui arrive de dessous un tunnel » nous dit M. Jacques de Biez à propos d'un tableau de Guérin représentant Balzac, firent peur à la demoiselle... Ce récit est bien amusant...

Quelques-uns, à Angoulême, croient que Balzac a été *prote* dans une imprimerie de cette ville. C'est une légende... Mais voici ce que l'on m'a raconté, et ceci pourrait bien être autre chose qu'une légende... Balzac aurait tâté du mariage à Angoulême même. La jeune fille lui aurait été présentée à la Poudrerie. Sur la demande de cette jeune fille, Balzac aurait déjoué les louches manœuvres d'un vieil usurier, espérant par ce moyen se faire bien venir d'elle. Mais Balzac n'eût jamais de chance !

Elle en aimait un autre ! jeune officier de la garnison.

Que voilà donc un joli sujet de comédie...

qu'à vous et à quelques-unes de ces femmes qui comprennent la douleur. »

Enfin, dans les derniers jours de l'année 1833, il lui écrit qu'il ne pourra « aller à Angoulême avant janvier, du 1er au 15. »

Mais Balzac a trop attendu. Les Carraud quittent la Poudrerie au commencement de 1834 ; le commandant a demandé sa retraite. Il a besoin de repos. Ils se retirent à Frapesles où Balzac ira les voir les années suivantes.

II

Balzac est, avec quelques autres, l'auteur sur lequel on a le plus écrit. Les in-seize et les in-octavo, les articles de revues et de journaux, les études, les brochures, représentent près d'un millier de volumes. Cependant, *sa biographie et sa bibliographie complètes, exactes surtout, restent à faire.*

Comme à plaisir, certains qui se sont fait un nom grâce à ce que, avant eux, des écrivains pensèrent et écrivirent sur le même sujet, certains, dis-je, durant trois cents pages indigestes, ont accumulé, comme à plaisir, erreurs sur erreurs. D'autres ont copié le *Larousse ;* d'autres enfin n'ont rien copié du tout : ils ont inventé.

Le personnage est cependant assez difficile à *saisir* par avance sans qu'il soit nécessaire de compliquer la tâche.

Sa *Correspondance* même, qui est, malgré ses lacunes, la source où de nombreux érudits puiseront longtemps encore, est sujette à caution.

« Mais, tout de même que ce gros homme dont Cyrano de Bergerac disait qu'on ne pouvait pas le bâtonner en un seul jour, Balzac, plus grand que cet homme n'était gros, a besoin de plus d'un jour aussi pour être éclairé en plein sur tous les points de sa

circonférence intellectuelle (1), et la lentille enflammée de nos phares a encore du temps à tourner », a dit Barbey d'Aurevilly quelque part. Le malheur est que pour quelques-uns la lentille de ce phare — où brûle une *queue-de-rat* — est en verre de bouteille !

Pour ce qui est, par exemple, des deux ouvrages qui nous occupent dans cette étude — les *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes*, où Balzac décrit Angoulême et met en scène des habitants de cette ville — les biographes de Balzac sont loin de s'entendre. Les *Illusions perdues* (*Scènes de la vie de Province*) comprennent trois grands chapitres : *Les deux poètes ; Un grand homme de province à Paris ; Ève et David*. Et les *Splendeurs et misères des courtisanes* (*Scènes de la vie parisienne*) trois également : *Esther amoureuse* ; *A combien l'amour revient aux vieillards ; Où conduisent les mauvais chemins*. Enfin, comme couronnement à ces six chapitres, un troisième livre : *La dernière incarnation de Vautrin*. Ces divers chapitres parurent l'un après l'autre, ceux des *Splendeurs et misères des courtisanes* alternant avec ceux des *Illusions perdues* (malgré que les *Splendeurs* soient une suite des *Illusions*). Nous verrons tout à l'heure comment, et pour quelles raisons. M. Camille de Chancel (2) fait paraître *Les deux poètes*, en 1835 ; le *Guide bibliographique* de Hugo Thieme, lui, le place en 1837 ; un autre, je ne me souviens plus

(1) Gérard de Nerval écrivait dans l'*Artiste* (18 octobre 1846) : « Il n'y a que deux façons de critiquer M. de Balzac. La plus simple est de lire ses œuvres, de *les comprendre* et d'écrire un feuilleton sur la *Comédie Humaine*. Le second moyen, presque impossible à la littérature actuelle, consiste à s'enfermer pendant six mois, à étudier scrupuleusement, dans les moindres détails, comme l'exigerait l'étude d'une langue ardue, non seulement la *Comédie Humaine*, mais *toutes les éditions* des romans de M. de Balzac. Ce travail ne sera pas fait de sitôt. Peut-être dans vingt ans, dans cinquante ans, quand dix lettrés patients auront amassé les principaux matériaux, un homme d'une grande intelligence profitera-t-il de ces travaux et les reliera-t-il en un vaste et grand commentaire. » J'ajoute : et lira sa *Correspondance*, tout ce que l'on a écrit sur lui.

Cet effrayant labeur demande plus de six fois six mois !

(2) *La genèse de la Comédie Humaine* (*Nouvelle Revue de Paris*, juin, juillet, août 1864).

lequel, en 1839 ; le *Larousse* (1867) en 1835, etc., etc... Il en est de même pour les autres chapitres. Il en est de même pour toute l'œuvre de Balzac. A part cela, on a dit des choses excellentes sur son génie, sur son goût et sur son mauvais goût ; sur son style « merveilleusement propre à rendre sa pensée fine, compliquée, bourrée de détails, d'observations et d'incidences » et sur son mauvais style ; sur sa moralité et sur son immoralité. On a dit que Balzac fumait, mais on a dit aussi qu'il ne fumait pas, de même que certains le trouvent « grossier, vulgaire » et que d'autres lui reconnaissent « de l'esprit et du meilleur »...



« A Mme Zulma Carraud, à Frapesles,

« De Saché, dimanche, juin 1836.

«... J'ai bien besoin des renseignements suivants sur Angoulême et vous seriez bien bonne de me répondre courrier par courrier... Je voudrais savoir le nom de la rue par laquelle vous arriviez sur la place du Mûrier et où était votre ferblantier (1); puis le nom de la rue qui longe la place du Mûrier et le palais de justice et menait à la première maison de M. Bergès (2) ; puis le nom de laporte qui débouche sur la cathédrale (3) ; puis le nom de la petite rue qui mène au minage et qui avoisine le rempart, commençant auprès de la porte de la cathédrale et ou était cette grande maison où nous avons entendu quelquefois jouer du piano (4). Je voudrais

(1) Rue de Beaulieu.

(2) Actuellement rue des Postes.

(3) Porte Saint-Pierre.

(4) Rue du Minage. C'est là que, sans doute, Balzac a situé la maison de Mme de Bargeton, dans la partie de la rue du Minage la plus rapprochée de la cathédrale, à moins que ce ne soit rue Fénelon...

savoir, si cela était possible, le nom de l'autre porte par où on descendait directement à l'Houmeau (1). Voilà tout ; mais j'ai bien besoin de ces renseignements. Si le commandant me fait un plan grossier, ce n'en sera que mieux. »

« A. M. Émile Regnault, gérant de la Chronique de Paris,

« Saché, lundi, juin 1836 (2).

« Cher Pélican,

«... Je suis arrivé lundi à Saché ; je me suis reposé mardi ; mercredi, on m'a fait faire une partie de campagne, et la Touraine m'avait si bien ravitaillé *(sic)*, que jeudi, vendredi, samedi et dimanche, j'ai conçu les *Illusions perdues*, et j'en ai écrit les quarante premiers feuillets... j'aurai, suivant toute probabilité, terminé les *Illusions perdues* pour samedi prochain. Je crois que cela fera quatre-vingt-dix feuillets... La *Torpille* suivra son cours à la *Chronique de Paris*. J'en aurai assez pour mon année... »

Et dans une lettre de seize pages, à Mme Hanska, octobre 1836 «... J'ai écrit, à Saché, en trois jours, les cinquante premiers feuillets des *Illusions perdues*. »

Ouvrons ici la parenthèse. A la mort de Balzac, les livres, les bibelots, tout fut vendu. Cependant on avait mis de côté, dans des caisses, couvertes, clouées, ses papiers et ses manuscrits. Elles furent paraît-il, pillées. On ramassait, à terre, des pages manuscrites de la *Comédie humaine*, comme des feuilles mortes un jour de novembre. C'était lamentable, et le vicomte de Lovenjoul dut intervenir. Ainsi disparut, pour reparaître longtemps après — il a été publié en

(1) Porte du Palet.

(2) La lettre à Mme Carraud fut évidemment écrite la veille.

1910 — un cahier de notes, de la main même de Balzac, et qu'il avait toujours près de lui sur sa table de travail (1).

On y lit ceci (p. 126) écrit aux environs de 1834-1835 :

« L'Infidélité. — La fille et le poète. Le poète devant. La fille se donne à un vieillard pour qu'il puisse acquitter sa dette, puis elle meurt de chagrin. »

C'est là même le sujet de la *Torpille*. Or, la *Torpille*, c'est *Esther heureuse* de *Splendeurs et misères des courtisanes*. D'autre part, nous avons vu que Balzac dit à Emile Regnault, dans la lettre citée ci-dessus « que la *Torpille* suivra son cours à la *Chronique de Paris* (2) », alors qu'il annonçait comme venant d'être conçues les *Illusions perdues*. Et *Splendeurs et misères de courtisanes* est la suite d'*Illusions perdues* (3)...

Essayons de voir clair.

Balzac a un sujet en tête. Il le couche immédiatement sur son cahier de notes ; c'est « La fille et le poète ». Il écrit le commencement de son histoire. La fille se nomme la Torpille ; il dit pourquoi : c'est une femme irrésistible, qui fut assez *électrique* pour inspirer une passion à Napoléon. Le poète a nom Lucien de Rubempré.

Son travail terminé ou à peu près, Balzac s'aperçoit qu'il vient

(1) H. de Balzac. *Pensées, sujets, fragmens*. Edition originale avec une préface et des notes de Jacques Crépet (portrait gravé à l'eau-forte par G. Noyon. Pages autographes reproduites en fac-similé : Paris. 1910 ; Blaizot, éditeur, 26, rue Le Peletier).

(2) *La Torpille* n'y devait jamais paraître.

(3) « [illegible], en 1838, avant même qu'*Eve et David* soit commencé, avant même que le *Grand homme de province à Paris* soit terminé, paraissent, à la suite des *Employés* et de la *Maison Nucingen*, sous le titre provisoire *La Torpille* les premiers chapitres de *Splendeurs et misères des courtisanes*. Oui, Lucien est revenu d'Angoulême avant d'y être allé, Coralie n'est pas encore morte, que déjà Esther se promène au bras du poète au bal de l'Opéra et, grande nouvelle, Vautrin s'est évadé du bagne. (Camille de Chancel, *La genèse de la « Comédie humaine »* (Art. cité.)

d'amorcer un autre livre, et ce livre rentrerait très bien dans le cadre des *Scènes de la vie de province.* Dans quelque préfecture, Lucien de Rubempré fera son apprentissage de la poésie et de la vie. Il viendra à Paris, et là, perdra ses *illusions.* Le titre : *Illusions perdues.*

Mais Balzac tient un autre sujet ; il a été imprimeur. Il se souvient de ses déboires, de ses luttes. Il placera tout cela dans un roman. Mais pas à Paris. Ses *Scènes de la vie de province* réclament encore celui-ci. Ce sera un imprimeur de province. D'abord, cela éloignera tout rapprochement, toute allusion à son entreprise de la rue des Marais-Saint-Germain. Puis, les gens de province, petits, mesquins, intéressés, se prêtent mieux à l'intrigue. Mais dans quelle ville placera-t-il son roman ? Alors, il se souvient de sa promenade à travers les rues d'Angoulême, accompagné d'Albéric Second, de l'imprimerie du Grand Broquisse, place du Mûrier, de « l'antique maison à toit pointu ». Son imprimeur sera jeune comme il l'était lui-même ; il sera trompé... par son père, cela corsera l'action d'abord, puis ce père servira de *repoussoir,* de toile de fond, d'où la belle figure intelligente et sympathique du fils se détachera en pleine lumière, car il n'oublie pas que c'est lui-même qu'il met en scène, ainsi qu'il le fit dans *Louis Lambert.* Dans le même temps il cherche quel nom il donnera à son héros. Soit que le père avare et trompeur ait fait surgir dans son esprit sa conversation avec le petit domestique de Frégeneuil, soit que le contraire se soit produit, c'est-à-dire que, pensant à Angoulême, se souvenant de cette rencontre et des propos tenus, le grand-père avare et méchant du jeune garçon ait inspiré le portrait du père de son imprimeur, il trouve « Séchard » de son goût. C'est un nom d'imprimeur, cela. « Imprimerie Séchard, Séchard imprimeur », cela sent l'épreuve humide et les rouleaux noirs d'encre. C'est aussi un nom de tonnelier, de teinturier, de peintre, de plâtrier, de boulanger, même. Ce nom éveille aussitôt l'idée de *séchage...* Balzac n'en demande pas davantage. Son imprimeur s'appellera Séchard. C'est alors qu'il se souvient

du sobriquet « chardon ». Mais c'est un superbe nom roturier ! justement, il lui en faut un pour son Lucien de Rubempré... Au fait pourquoi ne placerait-il pas les débuts de son jeune poète à Angoulême !! Et pourquoi, s'il vous plait, ne fonderait-il pas ces deux actions dans une seule, car le jeune imprimeur est un poète lui aussi ; quoi de plus simple que de les faire se rencontrer ! Lucien Chardon... Balzac lui trouve un air d'herboristerie... Il revoit devant ses yeux, aussitôt, l'enseigne « peinte en vert sur laquelle se détachaient en lettres jaunes hautes d'un pied, ces deux mots :

EVANGELISTA

PHARMACIEN

De même que son imprimeur ne peut s'appeler Broquisse, son poète, mais fils de pharmacien sans aucun doute ! son poète ne peut s'appeler Evangelista ; « Chardon, pharmacien » est aussi bien que « Evangelista pharmacien ». Seulement, comme son poète est pauvre, il ne faut pas que le père exerce encore. Parbleu ! il sera mort, et la veuve aura cédé son fonds ! Parbleu ! la veuve sera fille de noble ! de Rubempré, femme Chardon. Mais comment Chardon pharmacien a-t-il épousé cette demoiselle ? Mais c'est un ancien chirurgien de l'armée ; il l'aura sauvée d'une mort certaine, aux jours sanglants de la Révolution ! Oui, Balzac revoit la rue de l'Houmeau, l'affluence, les voitures allant et venant ; il entend les cris des charretiers, le grincement des essieux ; non loin des messageries, du relai des postes, il voit sa pharmacie, qui sera, dans son roman, celle de Chardon, ou plutôt celle de son successeur... Messager ? Non ; ce n'est pas un nom de pharmacien... Postes... Postillon... Postille... Postelle... Postel ! voici le nom du successeur trouvé !

Résumons :

Deux jeunes gens, deux poètes, pleins d'illusions ; l'un, Lucien Chardon est le fils d'un ancien pharmacien du faubourg l'Houmeau dont le successeur se nomme Postel. Il est pauvre. L'autre, Séchard, David (Lucien et David sont des prénoms de poètes) succède à son père, vieil avare qui le vole. Séchard fera de mauvaises affaires. Chardon — de Rubempré, fera des vers qu'il dira d'abord à Angoulême, puis qu'il voudra vendre à Paris. Il ira donc à Paris où il retrouvera la *Torpille.*

Et la plume de Balzac court sur le papier, le diable aux barbes et la rage au bec, et l'encrier lui-même semble vouloir s'approcher d'elle en sa rotondité dispensatrice. Le café est là tout près. Courbé, bras nus sortant de sa robe de bure, la poitrine à moitié découverte, les cheveux en désordre et la moustache pendante, rouge, soufflant, bougonnant lorsque l'épithète cherchée tarde trop à se donner, tel m'apparaît Balzac écrivant « à Saché, en trois jours, les cinquante premiers feuillets d'*Illusions perdues* ».

En route il trouve le nom du grand Cointet (le *grand* Broquisse ; *Cointet* est le nom d'un des nombreux accessoires du métier d'imprimeur) ; celui de Mme de Bargeton (qui pourrait bien être « de Bagretion » dame que Balzac connut à Versailles) ; Mme et M. de Chandour (anagramme de « Chaudron ») ; Nègreplisse (nom d'un chef-lieu de canton du Tarn-et-Garonne, près de Montauban) ; Du Châtelet (il existait une famille de ce nom en Angoumois) ; Cérizet, etc., etc... qui sont formés d'associations de syllabes ou qui furent portés réellement (1). Balzac donne une sœur à Lucien ; elle épousera l'imprimeur David Séchard. David Séchard, c'est Balzac ;

(1) « Balzac, on le sait, prenait les noms de ces personnages aux sources les plus diverses, et M. de Lovenjoul a été possesseur d'un carnet où il écrivait ceux qui l'avaient frappé... » Maurice Serval, *Balzac à Issoudun.* (Mercure de France du 1er avril 1911.)

celle qui sera sa femme portera nécessairement le prénom de Mme Hanska, Ève.

Comme il convient, Ève sera un modèle de bonté, de sagesse, d'innocence et de vaillance, de même que David sera le modèle des époux, intelligent, travailleur, patient, droit, bon, dévoué, etc., ce qu'était en réalité Balzac.

Balzac a besoin de renseignements ; il écrit la lettre reproduite plus haut. Il est certain qu'il les reçut, mais lesquels ? Le commandant lui fit-il un plan ? C'est probable. Mais quel plan ? Comme Balzac, M. Carraud ne devait guère connaître Angoulême... Nous devons supposer que ses indications et son plan furent sommaires sinon erronées...

Lucien de Rubempré dit ses vers. Balzac a rimé déjà, mais il pense que celui qui lui en ferait, d'abord les écrirait mieux qu'il ne sait le faire, et qu'ensuite cela lui épargnerait une perte de temps. Aussi, dans sa lettre à Émile Regnault citée au commencement de ce chapitre, en post-scriptum, écrit-il ceci :

P. S. « Dites-donc à ce bon Charles de Bernard que j'aurais besoin pour *Illusions perdues* d'un petit poème bien ronflant dans la manière de Lord Byron. C'est sensé la plus belle œuvre d'un poète de province, en stances ou en alexandrins *(sic)*, en strophes mêlées, comme il voudra. Il serait bien gentil de me le faire, car je n'en ai pas le temps. Il me faudrait aussi quelque chose dans le genre de *Beppo* et de *Namouna*, ou de *Mardoche*, de Musset, mais une seule pièce de cent vers. Pour l'autre il faudrait deux chants. » Nous verrons plus loin ce qu'il en adviendra.

Les renseignements reçus, Balzac se remet au travail.

. . . .

C'est ainsi, du moins, que je me représente la venue au monde des *Illusions perdues*. Il est possible, il est presque certain, que cela se passa ainsi, et Balzac lui-même semblera me donner raison dans les

préfaces de ses premières éditions, que je regrette de ne voir point figurer en tête des plus récentes.

***

Dans la lettre à Émile Regnault, gérant de la *Chronique de Paris* (cette lettre est decidément une mine...) en post-scriptum, il lui dit :

« ... Quant à Werdet (éditeur), je voudrais que les *Illusions perdues* fussent à lui, car c'est fort bien torché! »

Eh bien, c'est Werdet qui les édita (quel roublard que ce Balzac!) :

ÉTUDES DE MŒURS AU XIXe SIÈCLE

par

M. de Balzac

—

Tome VIII

—

Seconde série

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

4e volume

—

PARIS

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

49, rue de Seine-Saint-Germain

1837

Le titre : *Les Illusions perdues;* parmi les œuvres qui forment cette nouvelle série, elle est signalée comme *inédite.* Au commencement est une préface que nous allons lire ; et à la fin :

« Au château de Saché. Juillet-Novembre 1836 ».

La préface porte, à côté de « H. de Balzac » :

« Paris, 15 janvier 1837. »

La voici, moins le commencement : (une trentaine de lignes).

« Si l'auteur revient sur la pensée générale de son œuvre, il y est en quelque sorte contraint par la manière dont elle se présente et qui subit des critiques imméritées.

« Quand un écrivain a entrepris une description complète de la société, vue sous toutes ses faces, saisie dans toutes ses phases, en partant de ce principe que l'état social adapte tellement les hommes à ses besoins et les déforme si bien que nulle part les homme n'y sont semblables à eux-mêmes, et qu'elle a créé autant d'*espèces* que de professions, qu'enfin l'Humanité sociale présente autant de variétés que la Zoologie, ne doit-on pas faire crédit à un auteur aussi courageux d'un peu d'attention et d'un peu de patience. Ne saurait-il être admis au bénéfice accordé à la science, à laquelle on permet, alors qu'elle fait ses monographies, un laps de temps en harmonie avec la grandeur de l'entreprise ? Ne peut-il avancer pied à pied dans son œuvre, sans être tenu d'expliquer, à chaque nouveau pas, que le nouvel ouvrage est une pierre de l'édifice et que toutes les pierres doivent se tenir et former un jour un vaste édifice ? Enfin, n'y a-t-il pas de grands avantages à le faire connaître en détail, quand l'ensemble est aussi considérable ? En effet, ici chaque roman n'est qu'un chapitre du grand roman de la société. Les personnages de chaque histoire se meuvent dans une sphère qui n'a d'autre circonscription que celle même de la Société. Quand un de ces personnages se trouve, comme *M. de Rastignac* dans le Père Goriot, arrêté au milieu de sa carrière, c'est que vous devez le retrouver dans *Profil de Marquise*, dans l'*Interdiction*, dans la *Haute banque* et enfin dans la

Peau de chagrin, agissant dans son époque suivant le rang qu'il y a pris, et touchant à tous les événements auxquels les hommes qui ont une haute valeur participent en réalité. Cette observation s'applique à presque tous les personnages qui figurent dans cette longue histoire de la Société ; ces personnages éminents d'une époque ne sont pas aussi nombreux qu'on peut le croire, et il n'y en aura pas moins de mille dans cette œuvre qui, au premier aperçu, doit avoir vingt-cinq volumes, dans sa partie la plus descriptive il est vrai ; ainsi, sous ce rapport, elle sera fidèle.

L'auteur avoue donc de bonne grâce qu'il lui est difficile de savoir où doit s'arrêter un ouvrage, quand, par la manière dont il se publie, il est impossible de le déterminer en entier tout d'abord. Cette observation est nécessaire en tête des *Illusions perdues*, dont ce volume ne contient que l'introduction. *Le plan primitif n'allait pas plus loin* (1) ; mais, quant à l'exécution tout a changé, la tomaison inexorable était arrêtée, et la spéculation ne pouvait pas attendre ; il lui a donc fallu s'arrêter à la limite qu'il avait posée lui-même à l'œuvre. Il ne s'agissait d'abord que d'une comparaison entre les mœurs de la province et les mœurs de la vie parisienne ; il avait attaqué ces illusions que l'on se forme les uns sur les autres en province par le défaut de comparaison, et qui produiraient des catastrophes réelles si, pour leur bonheur, les gens de province ne s'habituaient pas tellement à leur atmosphère et aux heureux malheurs de leur vie, qu'ils souffrent partout ailleurs, et que Paris surtout leur déplaît. Pour son compte, l'auteur a souvent admiré la bonne foi avec laquelle ces provinciaux vous présentent une femme sotte comme un bel esprit et quelque laideron pour une femme ravissante... Mais en peignant avec complaisance l'intérieur d'un ménage et les révolutions d'une pauvre imprimerie de province ; en laissant prendre à ce tableau autant d'étendue qu'il en a

(1) C'est moi qui souligne.

dans l'exposition, il est clair que le champ s'est agrandi malgré l'auteur. Quand on copie la nature, il est des erreurs de bonne foi : souvent en apercevant un site on en devine pas tout d'abord les véritables dimensions ; telle route paraissait d'abord être un sentier, le vallon devient une vallée ; la montagne facile à franchir à l'œil a voulu tout un jour de marche. Ainsi les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poète et la femme qui l'entretient dans sa croyance et le jette au milieu de Paris, pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montré à l'auteur ce jeune homme du XIX[e] siècle sous une face nouvelle ; il a pensé soudain à la grande plaie de ce siècle, au journalisme qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées (1), et qui produit d'épouvantable réactions dans les modestes religions de la vie de province. Il a pensé surtout aux plus fatales illusions de cette époque, à celles que les familles se font sur les enfants qui possèdent quelques-uns des dons du génie, sans avoir la volonté qui lui donne un sens,

(1) Rappelez-vous les vers : *A Théophile Gautier* que Charles Monselet adressait au poète d'*Emaux et camées* en 1846 !

«... Le feuilleton ! triste machine
Qui fait, du matin jusqu'au soir,
Fonctionner comme une usine
L'intelligence au désespoir !

« Voilà bientôt dix-sept années
(Tu l'as voulu, Georges Dandin !)
Que les Muses infortunées
Maudissent en chœur Girardin.

« Lui qui, dans sa féroce joie,
T'a cloué, Prométhée hardi,
Et qui donne à manger ton foie
Au feuilleton chaque lundi !

« Dix-sept ans. O Gautier pardonne !
A mon tour je change de ton,
Car ces rimes je les grifonne
Sur les marges d'un feuilleton... »

sans posséder les principes qui répriment ses écarts. Le tableau s'est donc étendu. Au lieu d'une face de la vie individuelle, il s'agit d'une des faces les plus curieuses de ce siècle, d'une face prête à s'user, comme s'est usé l'Empire ; aussi faut-il se hâter de la peindre pour que ce qui est vivant ne devienne pas un cadavre sous les yeux même du peintre. L'auteur croit qu'il y a là une grande mais difficile tâche. En dévoilant les mœurs intimes du journalisme, il fera rougir plus d'un front ; mais il expliquera peut-être bien des dénouements inexpliqués dans plus d'une existence littéraire qui donnait de belles espérances et qui a mal fini. Puis, les succès honteux de quelques hommes médiocres se trouveront justifiés aux dépens de leurs protecteurs et peut-être aussi de la nature humaine. Quand l'auteur pourra-t-il achever sa toile, il l'ignore, mais il l'achèvera. Déjà cette difficulté s'est présentée plusieurs fois, soit pour *Louis Lambert*, soit pour l'*Enfant maudit*, soit pour le *Chef-d'œuvre inconnu* ; et chaque fois sa patience n'a point été en défaut, mais bien celle du public, à qui tous ces détails sont, disons-le, parfaitement indifférents ; il veut ses livres, sans s'inquiéter de la manière dont ils se produisent ».

« Le plan primitif n'allait pas plus loin », avoue-t-il, c'est-à-dire qu'il prenait son héros au départ d'Angoulême pour le jeter aussitôt dans les bras de la Torpille. « Il ne s'agissait d'abord que d'une comparaison entre les mœurs de la province et celles de la vie parisienne ». Il en voulait faire une œuvre modeste, une longue nouvelle, une sorte d'introduction à la *Torpille* qui, elle-même, ne devait être qu'une nouvelle ; « mais en peignant avec complaisance l'intérieur d'un ménage et les révolutions d'une pauvre imprimerie de province ; en laissant prendre à ce tableau autant d'étendue qu'il en a dans l'exposition, il est clair que le champ s'est agrandi malgré l'auteur ».

***

Dans une lettre à Mme Hanska, du 20 janvier 1838, lui faisant part de ses projets, il lui dit : « Il y a la suite d'*Illusions perdues* (Un grand homme de province à Paris) qui me tente beaucoup, ainsi que la *Torpille*; tout cela sera fait cette année. »

Ce fut la *Torpille* qui parut d'abord, dans les premiers jours de l'année 1839, si ce n'est dans les dernières semaines de 1838. Écrite depuis quatre ans, Balzac n'avait qu'à raccorder cette œuvre avec le *Grand homme de province à Paris*. La *Torpille* est à la suite de *La femme supérieure* et de *La Maison Nucingen* (1). Elle porte cette date : Aux Jardies, 15 septembre 1838, et est dédiée à S. A. le prince Alfonso Sérafino di Porcia, chez lequel, en Italie, lui dit-il, il a médité cette œuvre (ce qui est un gros mensonge) (2). La dédicace est datée d'août 1838.

En novembre 1838, Balzac a offert la *Torpille* à Emile de Girardin qui l'a refusée. (Il en sera question dans la préface d'*Un grand homme de province à Paris*.) De Girardin veut autre chose. On lui offre le *Curé de Village* qui est accepté.

Le grand homme de province à Paris est terminé depuis juin 1838, ainsi qu'il l'a écrit à Mme Hanska le 10 de ce mois ; pourquoi cette œuvre est-elle datée ainsi : Aux Jardies, décembre 1838 ; Paris, mai 1839 ? Nous faut-il croire qu'il mentait à Mme Hanska et qu'ainsi faisant il majorait sa somme de travail ?

J'ai dit que la *Torpille* était le chapitre *Esther heureuse* de *Splendeurs et misères des courtisanes* et que cette dernière œuvre était la suite d'*Illusions perdues*. D'*Illusions perdues*, le lecteur de 1839 n'a lu que le premier chapitre, c'est-à-dire qu'il sait que Lucien de Rubempré

(1) La *Maison Nucingen* est dédiée à Mme Carraud.

(2) Balzac fit un court séjour chez le prince Alfonso Sérafino, du 20 au 28 mai [illegible], à Gênes, je crois, au retour d'un voyage en Sardaigne où il se proposait d'acheter des scories provenant d'anciennes mines d'argent. Cette affaire, qui devait lui rapporter une fortune, échoua, comme l'on sait... Cette fois, *il aurait peut-être réussi*, sans ce malencontreux hasard.

est parti d'Angoulême avec Mme de Bargeton et que cette dernière l'a abandonné à Paris... Mais il ne sait rien de plus. Paraît la *Torpille*. Notre lecteur, dès le commencement, apprend que Lucien de Rubempré est depuis longtemps dans la capitale, qu'il a eu une maîtresse, Coralie, actrice ; cette Coralie est morte. Il apprend également que le poète est aimé d'une fille — Esther, surnommée la Torpille — et protégé par un prêtre espagnol tout puissant.

Je ne sais quelle était la mentalité des lecteurs et lectrices de romans en 1838, mais je sais à peu près ce qu'elle est aujourd'hui ; Balzac, agissant ainsi, de nos jours, *ne se vendrait pas*.

Encore, si le *Grand homme de province* avait été publié ! A la rigueur (il restait bien le prêtre espagnol) on aurait pu saisir le fil de l'intrigue !

Essayez un peu de lire d'abord *Les deux poètes* (les *Illusions perdues* dans l'édition originale), puis, l'année suivante, *Esther heureuse* (La *Torpille*) ; six mois après, emparez-vous d'*Un grand homme de province à Paris*. Laissez le tout dormir dans votre esprit pendant trois ans. Ce laps de temps écoulé, lisez *A combien l'amour revient aux vieillards* et *David Séchard* (*Eve et David*). Trois autres années, puis vous connaîtrez la suite dans *Où mènent les mauvais chemins*;... patience, l'année suivante, vous saurez le fin mot de l'histoire dans la *Dernière incarnation de Vautrin*. Si vous ne connaissez pas Vautrin et quelques autres personnages, souvenez-vous que l'auteur vous a averti que vous devez les retrouver dans un autre de ses romans (1). Il ne vous reste plus qu'à lire son œuvre entière, et c'est là justement ce qu'il désire. C'est aussi ce qu'il faut faire.

Avouons que le lecteur de 1838 devait être terriblement intrigué !

(1) Le répertoire de la *Comédie humaine* a été dressé par un érudit d'une très grande patience. Tous les noms des acteurs y figurent avec, en regard de chacun, leur état-civil. (A. Cerfberr, *Répertoire de la Comédie humaine* de H. de Balzac. Introduction de Paul Bourget, Paris, 1887).

Avouons aussi qu'il ne pouvait moins faire que de s'embrouiller dans tous ces fils, venant d'il ne savait où, aboutissant il ne savait où, qui s'entrecroisaient et emmaillotaient son entendement tel une mouche prise dans une arantèle.

Toujours est-il que la *Torpille* parut à la fin de 1838 ou dès le commencement de 1839, avec cette préface datée des Jardies, 15 septembre 1838 :

« ... Qui n'a mille sujets dans ses portefeuilles, les uns commencés, les autres presque finis ? Cet état confus où reste le grand et le petit domaine de chaque écrivain aidera l'auteur dans la démonstration de son innocence, car il n'a pas que les feuilletons sur le dos (il entend « les feuilletons des critiques ») il a aussi d'honnêtes gens qui s'intéressent à lui, plus qu'il ne le croyait. Pendant qu'il dort, les chevaux de poste lui apportent, de toute la célérité de leurs jambes, une lettre où, du fond de l'Allemagne, un inconnu l'interpelle en lui demandant de quel droit il a laissé les *Illusions perdues* inachevées ? Un autre où un notaire de province lui reproche de ne pas peindre les notaires comme des Grandisson et des Apollon du Belvédère, attendu qu'il y en a de très honnêtes et de très jolis garçons, enfin, mille réclamations aussi graves et qui dérangent les plans qu'un pauvre auteur a pu former pour son repos et son économie domestique. »

« Si les *Illusions perdues* restent une jambe en avant, comme ces murs de Paris qui avancent leurs pierres par intervalles égaux en attendant qu'elles se marient à d'autres, il n'y avait de place que pour un volume et non pour deux. »

« ... Enfin, si la *Torpille*, cette histoire que peut-être un jour vous trouverez touchante entre toutes, est tronquée et finit brusquement, prenez-vous en aux libraires, qui déplorent déjà cinq feuilles de trop, attendu, etc., etc. »

Et Balzac termine en priant tous ceux appartenant à un quelconque corps de métier ou pratiquant telle ou telle des pro-

fessions qui se trouvent représentées dans son œuvre, de ne point prendre exemple sur le notaire.

***

Voici la préface d'*Un grand homme de province à Paris*, datée de Paris, avril 1839 (Hippolyte Souverain, éditeur, 1839) :

« *Un grand homme de province à Paris* est la suite des *Illusions perdues*, l'introduction de cette scène, la plus longue peut-être de celles qui composeront les *Études de mœurs*. L'auteur éprouve encore une fois le déplaisir d'annoncer que ce tableau n'est pas fini. Il reste une troisième partie d'*Illusions perdues*. Le départ du héros, son séjour à Paris sont en quelque sorte les deux premières journées d'une trilogie que complétera le retour en province. Cette dernière partie aura pour titre les *Souffrances de l'inventeur* et paraîtra de manière à ne pas laisser refroidir l'intérêt que les personnages de ce drame ont pu faire naître. Les principaux acteurs se retrouveront d'ailleurs au dénouement avec la ponctualité classique en usage dans l'ancien théâtre, ayant tous perdu assez d'illusions pour que le titre commun aux trois parties de l'œuvre soit justifié.

L'auteur a-t-il rempli les promesses de l'avertissement qui précède *Illusions perdues* ? On en jugera. Les journalistes ne pouvaient pas plus que les autres professions échapper à la juridiction de la comédie. Pour eux, peut-être eût-il fallu quelque nouvel Aristophane et non la plume d'un écrivain peu satirique. Mais ils inspirent à la littérature une si grande crainte, que ni le Théâtre, ni l'Iambe, ni le Roman, ni le Poème comique n'ont osé le traîner au tribunal où le ridicule *castigat ridendo mores* ».

Plus loin, se contredisant, il cite les noms de ceux « qui s'attaquèrent *à la Bête* ». D'abord « Scribe dans sa petite pièce du *Charlatanisme* », puis « la magnifique préface d'un livre magnifique, *Mademoiselle de Maupin*, où M. Théophile Gautier est entré, fouet

en main, éperonné, botté comme Louis XIV à son fameux lit de justice, au plein cœur du journalisme ».

Balzac fait ensuite allusion au procès que lui intente la *Revue de Paris*. Il dit les mœurs du journalisme en notant que « cependant. il ne dit pas tout ce qu'il y aurait à dire sur ce sujet dans *Un grand homme...* ». « Il avait le droit de faire des portraits, il s'est tenu dans la généralité. »

Il termine ainsi : « Au moins apprendra-t-on ici que la constance et la rectitude sont encore plus nécessaires peut-être que le talent pour conquérir une noble et pure renommée. »

Balzac, dans cette préface, avait mis ses lecteurs au courant de son procès avec la *Revue de Paris*. La riposte ne devait pas tarder. Jules Janin, prenant sa part — à tort peut-être — des coups de crocs que Balzac donnait aux journalistes, J. J., fit un article terrible, aussi méchant que clairvoyant, mais injuste par endroits; on sent la haine sourdre... Il est vrai que cet article parut dans ladite *Revue de Paris* (juillet 1837), ce qui explique tout...

« ... A peine eus-je ouvert cette histoire d'un grand homme de province, je découvris que je n'étais même pas au commencement de mes peines. En effet, les premières lignes de la préface prévenaient le bénévole lecteur que les six cents pages qui allaient suivre n'étaient guère que la queue plus ou moins longue d'une introduction intitulée les *Illusions perdues*. Par cette même préface le lecteur était prévenu en même temps, non sans un grand *déplaisir* de l'auteur, que, cette fois encore, cette histoire ne serait pas achevée. — Bon ! me disais-je à moi-même, voilà une histoire sans queue ni tête, je n'ai pas lu le commencement, la fin du livre ne sera pas faite dans six mois, j'ai du temps de reste ! » Mais on lui fit tenir le livre les *Illusions perdues* et Jules Janin se met en posture de combat. Toutefois, après lui avoir décoché quelques traits acérés dont quelques-uns pénètrent, le critique reconnaît ceci :

« M. de Balzac est tout simplement, et c'est déjà beaucoup, un des maîtres du roman moderne ; c'est l'imagination, sinon la plus active, du moins la plus remuante de ces temps-ci... »

In cauda venenum... :

« Il a presque toutes les qualités de l'inventeur, il n'a aucune des qualités de l'écrivain, ni fermeté dans la phrase, ni justesse dans l'expression... »

Ce long article se termine ainsi : « L'auteur le laisse donc (Lucien) sur la route, sans souliers, avec trois francs dans sa poche et recueilli dans un moulin par la pitié du meunier. Qu'il y reste, qu'il aide à tourner la meule ; il est encore trop heureux, ce misérable ! de finir comme Plaute a commencé ! »

Je crois bien que Jules Janin ne connaissait pas la *Torpille*, sans cela il en eût parlé. Si plus tard il en a appris l'existence, antérieure à la parution d'*Un grand homme de province*, gageons qu'il a regretté de l'avoir ignoré ! Car, remarquez que Balzac n'en dit pas un mot de cette *Torpille* dans sa préface d'*Un grand homme*. Sans cela... Évidemment, pour Balzac, les *Illusions perdues* sont une œuvre absolument indépendante des *Splendeurs et misères des courtisanes* et il agit en conséquence.

Nous arrivons à l'année 1843. Balzac publie, chez Dumont, cette fois, *David Séchard* (*Ève et David* ou les *Souffrances de l'inventeur* annoncées, ou bien encore les *Souffrances du Créateur*). Voici l'intéressante préface de cette première édition :

« L'ouvrage que voici est la troisième partie d'*Illusions perdues ;* la première a paru sous ce titre, la seconde s'est appelée *Un grand homme de province à Paris*, cette dernière partie termine l'œuvre assez longue où la vie de province et la vie parisienne contrastent ensemble. Ce qui devait faire de ce livre la dernière scène des *Scènes de la vie de province.* Il y a trois causes d'une action perpétuelle qui unissent la province à Paris : l'ambition du noble, l'ambition du négociant enrichi, l'ambition du poète. L'esprit,

l'argent et le grand nom viennent chercher la sphère qui leur est propre. »

Après avoir énuméré les œuvres qui lui restent à écrire pour compléter ce tableau de la vie provinciale, Balzac continue :

« Dans cette longue entreprise, un oubli compromettrait les travaux déjà faits. En voulant copier la société tout entière et la reproduisant, si l'auteur négligeait un détail, on l'accuserait alors d'en avoir pris certains autres. Ainsi, certaines (*sic*) critiques lui diraient : Vous avez une prédilection pour les personnages immoraux, ou pour les tableaux scandaleux, puisque vous nous offrez telle ou telle figure, en oubliant le contraste que produirait à l'âme le portrait bienfaisant de telle ou telle autre. »

« Ce reproche ne peut s'adresser aujourd'hui à *Illusions perdues*, et la vie de David Séchard et de sa femme, au fond de la province, est une opposition violente aux mœurs parisiennes. »

« Il n'est pas inutile de faire observer que *David Séchard*, quoique terminant un ouvrage qui comprend près de six volumes, offre un tout en lui-même qui, bien que lié aux précédents ouvrages, s'en détache entièrement de manière à ne pas rendre indispensable la connaissance des événements antérieurs. »

« Il a fallu d'immenses efforts littéraires pour pouvoir encadrer le mouvement littéraire de la vie parisienne dans deux tableaux de la vie de province, celui qui commence et celui qui termine *Illusions perdues*. Mais peut-être l'intérêt social y est-il puissant, car on voit, au moins l'auteur l'espère, comment vient l'expérience dans la vie et la soudure de la vie de province à la vie parisienne était bien la place où devait se trouver ce grand enseignement. C'est de l'ensemble de cet ouvrage, jusqu'à présent le plus considérable des *Études de mœurs*, que ressortent ses préceptes et sa morale. Aussi ne peut-il être parfaitement jugé que sous sa forme, et lu dans son entier, comme il est dans la *Comédie humaine*, dont il forme le tome VIII. »

« La première partie, *Illusions perdues,* a paru en 1835 (1), *Un grand homme de province* fut publié en 1839, et c'est en 1843 que se publie le dernier fragment. Peu de personnes voudront croire que ces huit années aient été nécessaires pour, je ne dis pas exécuter ce long ouvrage, mais en disposer les masses et en tramer les incidents. Aujourd'hui, entre ceux de l'auteur qui l'ont le plus occupé, celui-là est déjà le préféré par quelques personnes, mais maintenant on peut en reconnaître les difficultés. »

« Il y aura, dans la superstition (?) du caractère de Rastignac, qui réussit, à celui de Lucien qui succombe, la peinture sur de grandes proportions d'un fait capital dans notre époque, l'ambition qui réussit, l'ambition qui tombe, l'ambition jeune, l'ambition au début de la vie. »

« Paris est comme la forteresse enchantée à l'assaut de laquelle toutes les jeunesses de la province se préparent ; aussi, dans cette histoire de nos mœurs en action, les personnages du jeune vicomte de Portenduère (*Ursule Mirouët*), du jeune comte d'Esgrignon, et celui de Lucien, sont-ils les parallèles nécessaires de ceux d'Émile Noudet, de Rastignac, de Lousteau, de d'Arthès, de Bianchon, etc. Dans la comparaison des moyens, des volontés, des succès, il y a l'histoire tragique de la jeunesse depuis trente ans. Aussi l'auteur n'a-t-il cessé de répéter qu'il s'agissait bien mieux, relativement à la question morale, de la partie que du tout, de la figure que du groupe. »

« Il y a dans *David Séchard* une mélancolie profonde que l'auteur a négligé de faire sortir *(sic)*. Anathase Granson (dans la *Vieille fille*) se jette à l'eau, il ne se résigne pas. David Séchard aimé par une femme d'un caractère simple et fière (*sic*), accepte la vie calme et pure de la province en reléguant le sceptre de ses espérances, de sa fortune. L'auteur a hésité à le montrer, à dix ans de son abdi-

(1) Balzac ne possédait pas la mémoire des dates...

cation, ayant un regret au milieu de son avide bonheur ! Les gens intelligents achèveront cette figure dans leur pensée, et les autres y auraient vu (*sic*) de l'ingratitude envers Ève Chardon. Il y a dans la comparaison de ces deux figures des *Sciences* (*sic*) *de la vie de province*, un plaidoyer pour la famille. C'est d'ailleurs le sens général des *Illusions* (1). »

« Il n'y a que les esprits d'élite, les gens d'une force herculéenne auquel il soit permis de quitter le toit protecteur de la famille pour aller lutter dans l'immense arène de Paris. »

Balzac continue et termine cette longue préface par une charge à fond contre les parlementaires qui se permettent de juger la littérature et les littérateurs...

III

Je n'ai point connu le cabinet de lecture de la rue de la Cloche-Verte dont parle Albéric Second. En revanche, j'en ai connu un autre, bien curieux, celui de la rue d'Aguesseau. Existe-t-il toujours ?

Adossée au grand mur gris de l'ancien séminaire, une échoppe d'horloger, surmontée d'un cadran aux aiguilles peintes, toujours immobiles. Tout aussitôt, à gauche, en montant la pittoresque rue d'Aguesseau, entre une boutique de marchand de jouets et d'images d'Épinal et une vieille bâtisse d'autrefois, légèrement renfoncée, se trouvait *mon* cabinet de lecture. C'est presque toute l'histoire de ma jeunesse... J'ai fréquenté les trois maisons. D'abord la dernière, à l'âge de six ans, où me gardait une

(1) On sait que les *Illusions perdues* sont dédiées à Victor Hugo; mais des *Illusions*, c'est principalement le *Grand homme de province à Paris* que Balzac met sous sa sauvegarde. Je ne reproduirai pas la dédicace, vraiment trop connue.

brave femme, après l'école maternelle, de quatre à six heures du soir; puis la boutique du marchand de jouets et d'images, vers ma huitième année; enfin, deux ans plus tard, le cabinet de lecture... Il y avait là deux dames; l'une âgée, et l'autre très jeune — vingt ans peut-être. Ce fut la plus jeune qui me demanda ce que je désirais, lorsque, pour la première fois, je m'aventurai dans ce lieu de mystère, où, dans l'ombre, montaient des rangées de livres symétriquement alignées sur les rayons. J'avais lu *Robinson Crusoé* et *La Pie au Nid, La Fée des Neiges* et les *Contes d'Ardennes*, que sais-je encore! Quelques jours avant cette scène, M. l'abbé de Morel, pendant le catéchisme, nous avait entretenu du vieil Angoulême, de son histoire...

— Que veux-tu, me demanda la jeune dame.

— Un livre sur Angoulême, répondis-je avec aplomb.

— Et c'est pour toi ce livre?... Mais, je n'ai rien sur Angoulême.

Je vis dans cette réponse un refus tout net, que j'attribuai aussitôt à mon jeune âge. Je répondis, avec plus d'aplomb encore :

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour maman.

C'était un gros mensonge...

— Qui c'est ta maman?

Je la nommai avec un luxe de détails qui, dans mon esprit, devait inspirer confiance.

— Donne-lui les *Illusions perdues*, dit la vieille dame.

Et, victorieux, après avoir déposé bruyamment sur le coin de la table les quinze centimes de la location, trois sous que je devais à la générosité de mon père — le prix d'un régiment de hussards, colonel en tête — je partis ayant sous le bras le précieux volume. C'était l'édition Furne; ce qui m'en fait souvenir, c'est le dessin d'Henry Monnier qui représente le père Séchard « court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche » : « Vous eussiez dit d'une truffe monstrueuse enveloppée par les pampres de l'automne. »

***

« Vous verrez, écrit Balzac à Mme Hanska le 5 février 1844, si la corruption de l'abbé espagnol (Herrera) qui vous contrarie, n'était pas nécessaire pour arriver à l'œuvre de Lucien à Paris, finissant par un épouvantable suicide. *Lucien a servi de chevalet pour peindre le journalisme; il ressert pour peindre la classe piteuse et pitoyable des filles entretenues : la corruption de la chair après la corruption de l'esprit.*

C'est moi qui ai souligné cette dernière phrase. N'est-ce point là une des règles du roman à thèse, que prendre un type que vous faites évoluer à votre gré, sans souci presque de la généralité, de la réalité même, lequel vous sert à prouver ceci ou cela ? Ce n'est point dire qu'un roman à thèse est dépourvu d'observation, mais c'est dire que l'observation est mise à profit par l'auteur pour conduire son lecteur à une conclusion connue et préparée. Et c'est pourquoi il est difficile d'écrire un bon roman réaliste ; toujours on aperçoit le bout de l'oreille... On a fait des portraits réalistes, des descriptions réalistes, on a plus rarement écrit une *action* réaliste.

Balzac « se croyait peintre de mœurs, et il inventait les mœurs » a dit Arsène Houssaye dans son *Histoire du 41e fauteuil*. Ce n'est pas tout à fait exact, mais, à coup sûr, il a exagéré leur action mauvaise, leur ridicule parfois. Par exemple, il haïssait la province et surtout les provinciaux ; il ne sut sans doute jamais pourquoi, quoi qu'il nous ait affirmé dans sa préface des *Illusions perdues*, que, pour sa part, il « a souvent admiré la bonne foi avec laquelle ces provinciaux vous présentent une femme sotte comme un bel esprit et quelque laideron pour une femme ravissante ». Où Balzac voit-il, dans cette naïveté, matière à traiter les provinciaux de sots ? Il sait pourtant bien qu'il n'en manque pas, hélas ! à Paris de cette sorte. A cela on pourrait répliquer que la province vient à Paris. Très bien. Mais Paris, à son

tour, va en province, et je ne sais rien de plus bête qu'un parisien à la campagne. A la vérité, ce sont des *milieux différents*. Ce que Balzac n'a pas compris ; s'il trouvait la province si ridicule, si arriérée, si sotte, c'est que *tout le monde* le croyait. Or, lorsque l'on veut voir clair dans son époque il ne faut pas toujours accepter comme vrai ce que dit *tout le monde*. « Pour bien comprendre, nous dit M. Paul Flat dans ses *Essais sur Balzac*, à quel point est poussée sa haine de l'esprit de province, il faut s'arrêter à une œuvre, ou plutôt à la première partie d'une œuvre, dans laquelle il s'est plu à grouper les principaux types des provinciaux ridicules. » Ainsi a-t-il fait pour les journalistes, les hommes d'affaires et les commerçants peu scrupuleux, les filles, en un mot, pour tous ceux qui l'avaient fait souffrir. Lucien est un chevalet ; Esther et David en sont deux autres.

Les *Illusions Perdues* sont trois romans qui ont le grand tort d'en former un seul et d'être faits pour prouver quelque chose. Les *Splendeurs et misères des courtisanes* sont un roman policier de la plus belle espèce.



Dans le premier chapitre d'*Illusions perdues* nous sont racontés les débuts d'un jeune imprimeur de province, odieusement trompé par son père, avare et *ivrogne*. Pourquoi *ivrogne ?* Cette passion, que l'auteur ne décrit point, n'ajoute rien à l'intérêt et n'est le mobile d'aucun des actes qu'accomplira le père Séchard. David ne pouvait-il acheter, à un étranger, une imprimerie et la payer plus qu'elle ne valait ? Quelque chose — l'amour qu'il eût, mais plus tard, pour Ève Chardon, et son désir de demeurer près d'elle, à Angoulême, par exemple ! — le poussait-t-il à conclure avec cet « ours » (amoureux de l'argent comme le père Goriot l'était de ses filles) une affaire qu'il savait onéreuse ? Non.

Ce jeune imprimeur, très intelligent, habile ouvrier, élève des Didot, « avait les formes que donne la nature aux êtres destinés à de grandes luttes, éclatantes ou secrètes. Son large buste était flanqué par de fortes épaules en harmonie avec la plénitude de toutes ses formes. Son visage, brun de ton, coloré, gras, supporté par un gros cou, enveloppé d'une abondante forêt de cheveux noirs, ressemblait au premier abord à celui des chanoines chantés par Boileau ; mais un second examen vous révélait dans les sillons des lèvres épaisses, dans la fossette du menton, dans la tournure d'un nez carré, fendu par un méplat tourmenté, dans les yeux surtout ! le feu continu d'un unique amour, la sagacité du penseur, l'ardente mélancolie d'un esprit qui pouvait embrasser les deux extrémités de l'horizon, en en pénétrant toutes les sinuosités, et qui se dégoutait facilement des jouissances en y portant les clartés de l'analyse. »

Est-ce là le portrait d'un homme faible ? C'est celui de Honoré Séchard par David de Balzac.

Cet homme, qui abandonnera très vite son imprimerie, cet homme, ce génie plutôt, n'a guère d'illusions sur le monde non plus que sur lui-même. « Je dois vous faire connaître mes défauts, dit-il à sa fiancée, quelques semaines après sa fâcheuse acquisition, et ils seront énormes chez un homme obligé de faire sa fortune. Mon caractère, mes habitudes, les occupations qui me plaisent me rendent impropre à tout ce qui est commerce et spéculation, et cependant nous ne pourrons devenir riches que par l'exercice de quelque industrie ». Et à son ami Lucien qui lui annonce que, lui aussi, David, simple imprimeur, sera reçu chez de Mme Bargeton : « Non... je suis David Séchard, imprimeur du roi à Angoulême, et dont le nom se lit sur tous les murs au bas des affiches. Pour les personnes de cette caste, je suis un artisan, un négociant, si tu veux, mais un industriel établi en boutique, rue de Beaulieu, au coin de la place du Mûrier. Je n'ai encore ni la fortune d'un Keller, ni le renom d'un Desplein, deux sortes de puissances que les nobles essayent encore de

nier, mais qui, je suis d'accord avec eux en ceci, ne sont rien sans le savoir-vivre et les manières d'un gentilhomme Par quoi puis-je légitimer cette subite élévation ? Je me ferais moquer de moi par les bourgeois autant que par les nobles. » Hein ! a-t-il assez peu d'illusions ?

Et ce Lucien Chardon de Rubempré, qui vivait oisif cependant que sa mère et sa sœur peinaient tout le jour ; ce nouveau Pétrarque muni d'une Laure... et d'une lyre d'occasion, ce « Lucien, doué d'un esprit entreprenant, mais mobile » qui « avait une audace en désaccord avec sa tournure molle, presque débile, mais pleine de grâces féminines ». Ce « Lucien » qui « avait au plus haut degré le caractère gascon, hardi, brave, aventureux, qui s'exagère le bien et amoindrit le mal, qui ne recule point devant une faute s'il y a profit et qui se moque du vice s'il s'en fait un marchepied (1) ». C'est là ce poète au petit pied ? « aux hanches conformées comme celles d'une femme », dénonçant un esprit fin, astucieux, indice certain, nous assure Balzac — ce qui fit bien rire Jules Janin.

Fort heureusement, nous ignorons l'ascendance de ce « grand homme » ; Balzac ne nous dit pas de quelles provinces étaient sortis cet ex-chirurgien et cette demoiselle de Rubempré, « miraculeusement sauvée ». Il est vrai qu'il écrit que « Lucien avait au plus haut degré le caractère gascon ». Il est impossible que Balzac ait placé Angoulême en Gascogne : nous devons donc supposer que les parents

(1) « Lucien de Rubempré nous montre le poète paresseux, frivole, insouciant, fantasque et nerveux comme une femme, incapable d'effort suivi, sans force morale, vivant aux crochets des comédiennes et des courtisanes, marionnette dont le terrible Vautrin, sous le pseudonyme de Carlos Herrera tire les ficelles à son gré. Malgré tous ses vices, il est vrai, Lucien est séduisant, Balzac l'a doté d'esprit, de beauté, de jeunesse, d'élégance, les femmes l'adorent, mais il finit par se pendre à la Conciergerie. Balzac a fait tout ce qu'il a pu pour mener à bien le mariage de Clotilde de Grandlieu avec l'auteur des *Marguerites*, par malheur, les exigences de la morale étaient là ; qu'eût dit le faubourg Saint-Germain de la *Comédie humaine*, si l'élève du forçat Jacques Collin avait épousé la fille du duc ? » (Portraits contemporains ; *Balzac*, par Théophile Gautier).

de l'auteur des *Marguerites* avaient vu le jour quelque part près de Montauban ou d'Agen... L'honneur de l'Angoumois est sauf, et ce triste personnage, qui eut le bon esprit d'aller se pendre ailleurs, plutôt que de se précipiter dans la rivière du Moulin de Courtois — ce qu'il dut à Balzac qui, lui, avait besoin de copie — Cet escroc, ce... (Voir le *Dictionnaire d'Argot*, de Charles Virmaitre) ne nous est rien. Les *Illusions perdues*, ce sont celles que se faisaient sur le compte de ce malheureux jeune homme, ses amis et ses parents.

J'ai dit tout à l'heure que les *Illusions perdues* étaient trois romans fondus en un seul, à tort selon moi. Le premier pourrait s'appeler le *Calvaire d'un inventeur*, le second : *Splendeurs et misères des Journalistes*, et le troisième : le *Roman d'un jeune homme beau*. M. Maurice Donnay, parlant de Mr ... né d'un père presque inconnu mais gendre de son beau-père, a dit qu'un « jeune homme bien fait n'est jamais perdu ». Le spirituel écrivain ne pensait pas à Lucien de Rubempré.

En style de compte-rendu, je dirai que Mme de Bargeton est à peu près vraie ; que du Châtelet remplit parfaitement son rôle de traitre ; que Ève Chardon est une créature délicieuse et que c'est sans doute, avec David Séchard — j'ai dit pourquoi — une des physionomies les plus reposantes qui soient dans la *Comédie humaine ;* que les frères Cointet sont très vraisemblables et qu'en général il n'y a rien à reprendre aux portraits que nous trace Balzac.

Je voudrais pouvoir citer de longs extraits de l'ouvrage de M. Émile Faguet sur *Honoré de Balzac* (1).

M. Émile Ollivier dans sa réponse au discours de réception de M. Émile Faguet à l'Académie Française, le 18 avril 1901, lui reprochait d'avoir été bien dur pour Balzac. Non, M. Faguet n'est pas dur, il est juste. Balzac, dit-il, avait « une imagination qui de la moindre observation, et y restant soumise et fidèle tout en l'empli-

(1) *Honoré de Balzac*, par Émile Faguet. (Les grands écrivains français), Paris Hachette, éd., 1913.

fiant, tirait tout un poème, riche, coloré et plein de vie ». Trop d'imagination, parfois : « Les *Illusions perdues* sont un bon roman réaliste (ce n'est certes pas mon avis) où il y a bien du talent. Mais examinez de près la vie que mène Rubempré lancé dans le journalisme. Faites le compte d'une de ses journées, plaisir et travail. Je défie qu'on n'y trouve pas, en supposant la plus grande puissance de travail et en supprimant tout sommeil, moins de quarante ou quarante-cinq heures. » Et plus loin : «... mais dans les *Illusions perdues* elles-mêmes, qui sont un roman si sensé, ce faux cardinal (chanoine seulement) qui rencontre sur une route un jeune homme qu'il n'a jamais vu et qu'il embrasse après dix minutes de conversation, et ce Rubempré qui se laisse embrasser sans s'étonner davantage, ne laissent pas d'être extraordinaires. »

Les *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes* sont-ils des romans immoraux ? Balzac marque beaucoup trop de complaisance pour Vautrin et Lucien de Rubempré (Pour un peu il les glorifierait). Vautrin est une puissance. Lucien aussi ; Lucien se pend dans sa prison non parce qu'il est coupable, mais *parce qu'il n'a pas réussi*. Tout ceci n'est pas très moral...

Balzac a-t-il vu vrai ? Avons-nous affaire à un observateur toujours sincère ? Jules Janin prétend qu'il a exagéré, amplifié, et que ses portraits de journalistes sont des caricatures outrées. Voyons M. Émile Faguet : « Certaines choses, même, qui ne sont plus vraies, prenons garde et ne crions pas trop vite au romanesque et au romantique, elles l'étaient presque autant qu'il le disait, à l'époque où il en écrivait... Par exemple, la puissance énorme qu'il attribuait à la presse, à une dizaine de bandits de lettres faisant et ruinant les réputations. » Écoutons Balzac. Le journalisme est mauvais dans son essence :

« Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des

bossus. » Il y a là beaucoup de vérité (encore ne faut-il pas oublier que c'est Claude Vignon qui le dit, c'est-à-dire un mauvais journaliste qui cherche une excuse à sa lâcheté). Mais je ne saurais affirmer que c'est là la vérité tout entière ; il y devait avoir, en 1822 comme en 1913, des journalistes consciencieux et propres et, par conséquent, des journaux honnêtes. Mais, cela non plus, je ne saurais l'affirmer.

Évidemment, c'était un milieu social peu connu, d'une très grande importance dans l'histoire des mœurs, que Balzac se devait à lui-même de décrire. Il a traité son sujet dans la manière de Rembrandt.

Ces pages (ces journalistes sont cependant bien étonnants. D'habitude, ceux qui font le mal sont plus discrets sur eux-mêmes, et veulent faire croire qu'ils sont honnêtes) ces pages, dis-je, sont, avec celles où nous est racontée une soirée chez Mme de Bargeton et, dans *Ève et David*, celles où Balzac nous fait gravir à sa suite le *calvaire d'un inventeur*, les plus belles d'*Illusions perdues*.

***

Balzac était-il poète ? Doit-on lui attribuer les quelques poésies qui contiennent les *Illusions perdues* ?

« On a dit et écrit que l'auteur de la *Comédie humaine* (écrit M. Louis Durand dans le *Voltaire* du 4 janvier 1884) se faisait faire les vers qui figurent dans ses œuvres et l'on cite les sonnets du *Grand homme de province à Paris* : la « Tulipe » dont Gautier est l'auteur, le « Camélia », renié par Lasailly, et le « Chardon » par Mme de Girardin. Mais la « Pâquerette » est de Balzac lui-même, ainsi que les médiocres vers qui se trouvent dans les *Deux poètes*. Balzac eût l'idée de faire mettre les fleurs en sonnet un peu grâce à moi. Un jour, en effet, il vit sur ma table de travail le manuscrit de mon premier livre de vers. J'avais chanté les fleurs. Il me demanda

mes petits poèmes mais j'eus le regret de les lui refuser, craignant une assimilation de ma personne avec celle de Lucien de Rubempré ».

On a vu le post-scriptum de la lettre à Émile Regnault où Balzac demandait « à ce bon Charles de Bernard... un petit poème bien ronflant dans la manière de Lord Byron ». Si Charles de Bernard adressa des vers à Balzac, ce que je ne crois pas, ils ne figurent pas dans *Illusions perdues*, si ce ne sont ceux intitulés : A Elle.

« Souvent un chérubin à chevelure blonde
Voilant l'éclat de Dieu sur son front arrêté,
Laisse aux parvis des cieux son plumage argenté
Et descend sur le monde. »

Ce chérubin à chevelure blonde qui a laissé son plumage argenté pour descendre sur le monde, c'est Mme de Bargeton.

Si ces vers ne sont pas de Charles de Bernard, ils sont de Balzac :

Ah! gardez, gardez bien de lui laisser *revoir*
Le brillant séraphin qui vers les cieux *revole...*

C'est-à-dire que Balzac faisait « de mauvais vers comme nous en avons tous plus ou moins fait au sortir du collège » dit le baron Châtelet.

Le sonnet de la « Pâquerette » est de lui :

« Est-ce pour être éclos le jour où du tombeau
Jésus, ressuscité, sur un monde plus beau
Fit pleuvoir des vertus en secouant ses ailes »

La « Marguerite » n'est point de son cru en revanche :

Je suis la Marguerite, et je suis la plus belle,
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté.
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

non plus que la « Tulipe » qui est de Théophile Gautier et figure dans ses œuvres. Le « Chardon » est bien de Mme de Girardin. Le « Camélia » que l'on attribue à Lassailly pourrait bien être de Balzac si j'en juge par ce seul vers : le camélia semble s'épanouir,

Pour les ennuis coquets de la virginité.

Albéric Second, dans son *Tiroir aux souvenirs*, prétend que Balzac ignorait la prosodie. Ce n'est guère croyable et je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas été capable d'aligner douze syllabes. Il y en a dans sa prose :

Ta conduite sera bientôt récompensée.

écrit David Séchard à Lucien.

Et la sœur au même, le même jour, parlant des amis de Lucien, d'Arthez, Bianchon, Michel Chrestien :

Oui, mon frère, leurs noms sont gravés dans mon cœur.

« Il aimait également les vers ; mais il les aima d'un amour platonique. L'unique alexandrin qu'il ait perpétré... J'y reviendrai tout à l'heure.

« Il me sera objecté sans doute qu'on lit çà et là des vers dans son œuvre. Expliquons le mystère : ils lui ont été fournis par du Belloy et Gramont, par Mme de Girardin et Charles de Bernard. Naïvement il vous commandait ça comme il eût commandé une brioche à son pâtissier et des gilets de flanelle à son chemisier.

« ... *Le Charivari* avait publié une centaine de vers de ma façon, imitation impertinente de la poésie dramatique de l'auteur d'Hernani. Déjà Balzac emmagasinait les matériaux d'une *Monographie de la Presse parisienne.*

« Il pensa pouvoir tirer parti de cette gaminerie littéraire « Soyez averti, me disait-il (dans un mot que Balzac écrivait à Albéric

Second), que je ferai à votre travail telles modifications que je jugerai convenables. Y consentez-vous ? » L'autorisation ne se fit pas attendre. L'ouvrage parut de longues années après (1), moi guettant toujours sa mise en vente avec l'impatience de Leverrier attendant la venue de sa comète.

« Or, dans sa *Monographie*, Balzac a classé les journalistes en genres et en sous-genres. Ceux du petit format sont subdivisés en plusieurs classes. Il les énumère : le *Pêcheur à la ligne* (celui qui fait long), le *Blagueur*, etc. « Va-t-on jouer un nouveau drame de Victor Hugo, dit-il, vite il (le *Blagueur*) en donne la première scène par une charge comme celle-ci. » Et mes alexandrins de défiler à la queue leu-leu. Ils y étaient tous, moins un que Balzac avait *modifié*. Il est aisément reconnaissable, celui-là. Il boite avec onze pieds. »

Je ne vois là que défaut d'attention de la part de Balzac... Je crois en effet qu'Albéric Second était un blagueur !

« A propos de l'auteur des *Marguerites*, dit Théophile Gautier dans la longue étude sur Balzac que j'ai déjà citée, consignons ici un petit renseignement qui pourra amuser les curieux littéraires. Les quelques sonnets que Lucien de Rubempré fait voir comme échantillon de ses vers au libraire Dauriat (non ; Lucien les lit à Lousteau) ne sont pas de Balzac, qui ne faisait pas de vers et demandait à ses amis ceux dont il avait besoin. Le sonnet sur la *Marguerite* est de Mme de Girardin, le sonnet sur le *Camélia*, de Lassailly (il l'a renié), et celui de la *Tulipe*, de votre serviteur. »

Je ne sais plus... Gérard de Nerval, lui aussi, en aurait fait... Mais, pourquoi ne point croire que Balzac versifiait, mal, c'est entendu, mais encore versifiait ? Ne dit-il pas, demandant des vers à Charles de Bernard : « ... Il serait bien gentil de le faire, car je n'en ai pas le temps. » N'est-ce point avouer qu'il est capable d'en faire ?

(1) En 1842.

Balzac incapable de faire des vers est une légende... Car il en a fait (Champfleury en a cité). En voici, tels que les a reproduits la *Vendée* (journal de Fontenay-le-Comte) du 27 décembre 1881. Ils ont été écrits sur un album par Balzac, lors d'un de ses nombreux séjours en Bretagne.

L'ANGE DOMESTIQUE

De charmes orgueilleux je ne suis point parée,
Je n'ai pas d'une vierge aux prunelles d'azur
La délicate joue et la tresse dorée,
        Ni le front blanc et pur,

Jamais je n'ai conquis de louange indiscrète
Et celui qui sur moi fixe un distrait regard
Jamais pour me revoir ne détourne la tête
        Rendant grâce au hasard.

Mais au logis on m'aime et je suis assurée
De faire une âme heureuse et la nuit et le jour
Et de plaire à toute heure et d'être bien pleurée
        Si, quittant ce séjour,
J'allais au ciel d'où je fus envoyée,
Pour offrir ici-bas le type de l'amour.

Le dernier vers est très drôle et sent Balzac d'une lieue : « le type de l'amour » est bien...

— Et les à peu près de Balzac me demandez-vous.

Il y en a, en effet, quelques-uns dans *Illusions perdues :*

« Le temps est un grand maigre » pour un « grand mage ».

« Les bons comptes font les bons habits » pour « les bons amis ».

Mais ils ne valent pas celui-ci :

« Pas d'argent, pas de cuisses » pour « pas de Suisses ».

Ou bien :

« La femme est la chenille ouvrière de la maison » pour « la « cheville ouvrière. »

Balzac a été imprimeur et s'amuse à faire des *coquilles ;* car ces à peu près ne sont que cela.



Ce que Balzac « a connu le mieux, nous dit M. Émile Faguet (1), quoiqu'il ait été l'initiateur des romans de mœurs provinciales, c'est Paris ».

D'un autre côté, M. René Bazin (2) nous assure que « cet aïeul du réalisme étudiait la province principalement dans sa très riche imagination et dans les histoires qu'on lui racontait ».

Cependant M. Maurice Serval, que j'ai déjà cité (3) croit que « la portion du volume qui traite des aventures survenues à Issoudun a été faite avec l'évident souci de rattacher les portraits à leur cadre, de leur donner une toute particulière saveur locale et de mettre au jour, non seulement une fiction dramatique, mais l'étude exacte d'une région (4) ». Et MM. Léon Séché et Jules Bertaut (5) : Balzac « profitait des séjours qu'il faisait à Saché pour se documenter sur la contrée et ses habitants. Tout le jour, il parcourait ces sites qu'il devait décrire, en particulier dans le *Lys dans la Vallée.* » Plus loin : Balzac « visite Bayeux en 1832, Provins et Alençon en

(1) Ouvrage cité.

(2) Questions littéraires et sociales. *La province dans le roman* (Calmann-Lévy, éd.).

(3) *La Rabouilleuse.* Les sites et les gens, les personnages. Balzac à Issoudun par Maurice Serval.

(4) « Balzac fit à Issoudun plusieurs séjours... Mme Carraud était propriétaire de Frapesles, petit domaine distant d'Issoudun d'à peine un kilomètre (Maurice Serval). » On sait que c'est là que les Carraud habitèrent après leur départ d'Angoulême.

(5) *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains,* par Alphonse Séché et Jules Bertaut (Louis Michaud, éd.).

1825, Fougères en 1828; en 1830 il parcourt en détail la Touraine et la Bretagne; en 1832, c'est le tour du Limousin, de l'Auvergne, de la Savoie, du Dauphiné. Il a vu le Berry, le Vendômois, la Provence. Il séjourne à Douai, au Havre, à Saumur, à Sancerre, à Limoges ».

MOI : Et Angoulème ? et l'Angoumois ?...

MM. Alph. SÉCHÉ et Jules BERTAUT : D'Angoulême et de l'Angoumois, nous n'en disons rien : Balzac connaissait tellement peu ce pays et cette ville !...

Voyez *Illusions perdues* ; c'est vainement que vous chercherez la moindre description.

MOI : En effet, Messieurs. Je suis confus... Veuillez m'excuser...

Pourtant « dans les premières pages des *Chouans* il décrit très bien quelques paysages » nous dit M. R. du Pontavice de Heussey (1). Et M. A. Fray-Fournier (2) : « Dans la description qu'il en a donnée (de la vallée de la Creuse à Saint-Léonard) en un livre dont il va être parlé (le *Curé de village*), il en a exprimé exactement le caractère général et les traits particuliers. On sent que tous les aspects de cette contrée se sont fixés dans son imagination. On ne dépeint pas ainsi les sites pittoresques, les beautés et les ressources naturelles d'un pays, et jusqu'aux mœurs de ses habitants sans les avoir eus sous les yeux, sans les avoir étudiés de près. » Plus loin : « Qu'il s'agisse de la maison des Sauviat, dans la cité, du panorama de la Vienne vu des terrasses du palais épiscopal, ou des campagnes du Limousin, ses descriptions abondent en détails précis, minutieux, en vives peintures. »

« La topographie du sol est d'une telle exactitude qu'on a la physionomie très nette des lieux ou des paysages parcourus. »

(1) *Balzac en Bretagne* (avec cinq lettres inédites de l'auteur des *Chouans*, par M. A. du Pontavice de Heussey (Rennes 1885).

(2) *Balzac à Limoges* par A. Fray-Fournier (Limoges 1898).

Nous allons voir ensemble, comment il nous a traités, nous Angoumoisins.

« Angoulême est une vieille ville bâtie au sommet d'une roche en pain de sucre qui domine les prairies où se roule la Charente. »

Voyons, Monsieur de Balzac, d'abord, « où se roule la Charente » ne dit pas grand-chose... puis, Angoulême n'est pas bâtie « au sommet d'une roche en pain de sucre », mais à l'extrémité d'un plateau s'avançant dans la plaine et relié aux derniers contreforts du Massif central ; la Charente se déroule capricieusement à ses pieds, dans la plaine où sont les faubourgs perdus parmi les peupliers et les saules. Vous-même, vous dites, deux lignes plus loin, que c'est « une sorte de promontoire dessiné par trois pittoresques vallées ». Vous dites aussi que les papeteries d'Angoulème « s'étaient forcément établies sur la Charente et sur ses affluents où elles trouvèrent des chutes d'eau ». Ce n'est pas que pour cela, c'est aûssi pour la limpidité parfaite de l'eau ; elle est telle que l'on distingue parfaitement le fond de la rivière.

Vous dites encore : « Mme de Bargeton aimait les arts et les lettres, goût extravagant, manie hautement déplorée dans Angoulême ». Comment ! Monsieur, dans la patrie de la Marguerite des Marguerites, de Saint-Gelais, de Guez de Balzac, votre homonyme, d'Albéric Second, votre jeune ami ! Voyez donc ce qu'en pensait un Flamand, en 1636 il est vrai (1) :

« La noblesse est illustre dans ce pays (l'Angoumois), les lettres y sont honorées, les habitants de la métropole et des autres villes ont une intelligence remarquable, un esprit élevé, une candeur parfaite. »

Avouez que vous ne connaissez d'Angoulême que ce que l'on vous en a dit, durant vos séjours à la Poudrerie, entre la poire et le fromage. Albéric Second rapporte qu'il vous rencontra un jour à la

(1) Mérula. *Cosmographia de Gallia* (Amsterdam, 1636).

bibliothèque. Je gage que ce n'était point pour vous documenter sur Angoulême.

Vous ne connaissiez guère la topographie de notre ville puisque vous écrivez à Mme Carraud pour lui demander des renseignements à ce sujet. Peut-être, même, vous êtes-vous égaré dans ses rues comme vous vous êtes égaré sur les bords de la Charente le jour où Séchard-Chardon fit votre rencontre. Albéric Second (1) dit « La seule faute qu'il ait commise, c'est d'avoir placé dans la rue du Minage l'Hôtel de Mme de Bargeton. Autant loger la marquise d'Espard, rue Tiquetonne, et dans le faubourg Montmartre la duchesse de Langeais ! » Il est indulgent.

Vous dites : « ... les vieux pignons (de l'Hôtel de Mme de Bargeton) attiraient son regard (de Lucien) quand il se promenait le soir à Beaulieu avec David. » Il avait de bons yeux, Lucien !

Plus loin « ... La façade (de l'imprimerie)... semblait ployer sous le poids d'un toit vermoulu surchargé de ces tuiles creuses qui composent toutes les toitures dans le Midi de la France. Le vitrage vermoulu était garni de ces énormes volets maintenus par les épaisses traverses qu'exige la chaleur du climat. »

Quelques pages après vous prétendez qu'à Angoulême on prononçait *verse* pour vers ; vous avez dit que Lucien avait au plus haut point « ce caractère gascon ». Nous finirons par croire, Monsieur, que vous avez placé Angoulême en Gascogne, c'est-à-dire *dans le Midi !*

« Lucien descendit à Lhoumeau par la belle promenade de Beaulieu, par la rue du Minage et la Porte Saint-Pierre. S'il prenait ainsi le chemin le plus long, dites-vous que la maison de Bargeton était située sur cette route. Il éprouvait tant de plaisir à passer sous les fenêtres de cette femme, même à son insu, que depuis deux mois il ne revenait que par la porte Palet. »

(1) *Le tiroir aux souvenirs*, par Albéric Second (Dentu, éd. 1886).

« En arrivant sous les arbres de Beaulieu, il contempla la distance qui séparait Angoulême de l'Houmeau. »

Je ne comprends plus. Quelle porte franchissait-il ? La porte Saint-Pierre ? La porte du Palet ? Si Mme de Bargeton habitait, comme vous nous le dites, la rue du Minage — vous avez entendu ce qu'en dit Albéric Second — Lucien, partant de la place du Mûrier au coin de la rue de Beaulieu, devait suivre celle-ci jusqu'à la rue du Minage, puis descendre cette dernière jusqu'à la porte Saint-Pierre. Mais arrivé à l'Hôtel de Mme de Bargeton, à moins qu'il n'eût une heure à perdre, il devait, c'est plus court, remonter la rue du Minage et descendre à l'Houmeau par la porte du Palet. Il n'avait nullement besoin, je vous l'assure, de passer sur la promenade de Beaulieu pour cela ni de descendre les rampes du même nom.

« Plusieurs fois, les trois amis (Lucien, David, Ève) et Mme Chardon, firent des parties de plaisir comme elles se font en province ; ils allaient dans les bois qui avoisinent Angoulême et longent la Charente. »

C'est mince comme description... Je préfère, pour ma part, cette page d'André Theuriet (1) :

« Les chemins creux sont bordés de grands buis à l'odeur amère et d'arbres de toute essence, surplombant au-dessus des ornières humides ; les prés qui côtoient la Charente sont encadrés dans des haies très hautes et très fournies, où une végétation vigoureuse de coudriers, de troënes et d'aubépines, se développe parmi des enroulements de chèvrefeuille, de clématites et de bryone. Toutes ces plantes s'étreignent follement, s'élancent en thyrses, en vrilles, en guirlandes, et répandent dans l'air un parfum exquis et sauvage. La rivière elle-même, à l'eau brune et lente, tantôt disparaît sous des nappes écailleuses de nénuphars aux roses blanches, tantôt caresse de son onde moirée des îlots de saules et de brouillards, au milieu

(1) André Theuriet. *Les mauvais ménages* ; *Rose-Lise* (Ollendorf, éd.).

desquels bruissent tout le jour les roues ruisselantes et le tic-tac du moulin. »

Vous-même, Monsieur, ne vous êtes-vous pas écrié, du haut du rempart du nord : « C'est aussi beau ici que sur la terrasse de Saint-Germain ! » A moins que ce ne soit Albéric Second qui... Mais non, vous l'avez dit, car cela est vrai ; vous n'êtes pas homme à ne point l'avoir remarqué. Pourquoi donc ce manque de descriptions ? Avez-vous voulu vous justifier : vous faites dire à Lousteau que « les descriptions empêchent de penser ? » Cependant vous avez fait des descriptions, dans *Louis Lambert*, le *Lys dans la Vallée*, le *Curé de village*, les *Chouans*.

Ce que vous dites de l'imprimerie de Séchard... ce n'est même pas celle que vous possédiez rue des Marais-Saint-Germain. L'hôtel de M[me] de Bargeton n'exista jamais, à Angoulême du moins.

« Il y a trois quarts de siècle, nous dit M. Émile Biais (1) (c'est-à-dire vers 1810, et aussi, probablement, en 1820), le quartier Saint-André formait le point central des affaires de la ville ; la rue de Genève (où habitait Albéric Second) était la principale artère d'Angoulême. L'entrée par la porte du Palet était fort passagère ; c'est par cette porte et celle de Chandos que les porteurs d'eau, devenus légendaires, commençaient leur distribution aux habitants privés de puits ; c'est là que la corporation importante des bouchers angoumoisins tenait ses assises... »

« ...Dans le voisinage, sur les limites extrêmes de Saint-Antonin et de Saint-Paul, la maison de M. de Saint-Simon tranchait sur l'ensemble des constructions vulgaires et comme bâties d'après un modèle banal. Cette « maison Saint-Simon » bien délabrée aujourd'hui, se faisait remarquer par son architecture élégante, où grim-

(1) *Notes sur les anciennes paroisses d'Angoulême*, par Émile Biais (Angoulême, chez Goumard, 1882, in-8).

paient, de la base jusqu'aux pignons, des sculptures fort agréables et dans le goût original de la Renaissance. »

Que de choses vous avez oubliées, M. de Balzac ! Nous serions presque tentés de vous retourner ce que vous écriviez à Henri Beyle (Stendhal), de Ville-d'Avray, le 6 avril 1839, après l'avoir complimenté sur sa *Chartreuse de Parme* : « Vous avez commis une faute énorme en posant Parme » lui dites-vous. « Il fallait ne nommer ni l'État ni la Ville, laisser l'imagination trouver le prince de Modène et son ministre ou tout autre. Jamais Hoffmann n'a manqué d'obéir à cette loi, sans exception dans les règles du roman, lui, l'écrivain le plus fantasque ! Laissez tout indécis comme réalité, tout devient réel ; en disant Parme, aucun esprit ne donne son contententement. » Pourquoi avez-vous nommé Angoulême ? « En disant *Angoulême*, aucun esprit ne donne son consentement. Vous avez commis une faute énorme en posant *Angoulême*. Il fallait ne nommer ni la *province*, ni la ville, laisser l'imagination trouver *Mme de Bargeton et son poète.* »

Pardon Maitre, vous que j'admire, immortel créateur de chefs-d'œuvre ; vous qui m'avez écarté le rideau de la *Comédie humaine;* vous, admirable lutteur, « professeur d'énergie ».

Oui, pardon ; je sais combien votre cœur était meurtri et combien vous étiez malheureux, lorsque, près de cette bonne Mme Carraud, vous veniez chercher la tranquillité et la consolation dans sa chère amitié. Vous lui écriviez, Maître, quelques jours avant votre mort, ces lignes où vous avez mis tout votre cœur reconnaissant :

« Eh bien, venez de temps en temps, voir votre enfant... J'ai fait cela jadis ! Je me suis trempé pour les luttes, à Angoulême, et j'y ai puisé des forces, j'y ai eu le spectacle de ce qui me

manquait, j'y ai abreuvé mes désirs. Vous saurez combien c'est doux, et vous apprendrez par vous vous-même tout ce que vous avez été sans le savoir, pour moi, travailleur incompris, accablé pendant tant de temps sous la misère physique et morale. Ah! je n'oublie pas vos maternités, votre sympathie divine pour les souffrants ».

Pardon... Je vous aime beaucoup, mais j'aime tant, aussi, mon cher pays d'Angoumois,

Où la Charente muse en rêvant d'Angoulême...

Paris, 30 juin 1913.



APPENDICE

J'ai tenté un essai de bibliographie des *Illusions perdues* et des *Splendeurs et misères des courtisanes*. J'ai suivi l'ordre chronologique, pour montrer l'enchevêtrement de ces deux ouvrages.

1837 (janvier-février). *Illusions perdues* (*Les deux poètes*), tome VIII des *Études de mœurs au* XIXe *siècle*, avec préface de l'auteur (Paris, Werdet, éd.).

1838 (décembre) ou 1839 (janvier). *La femme supérieure. La maison Nucingen. La Torpille.* (*Esther heureuse*, premier chapitre de *Splendeurs et misères des courtisanes*, avec préface de l'auteur) Paris, Werdet, éd., 2 v. in-8.

1839 id. (Nouvelle bibliothèque des romans modernes, 3 vol. in-12).

1839 — *Scènes de la vie de province* par M. de Balzac. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier éd., 2 vol. in-16. *Les Illusions perdues* sont comprises dans le tome Ier avec les *Célibataires* et la *Femme abandonnée*.

1839 (mai-juin). Scènes de la vie de province. *Un grand homme de province à Paris* (avec préface de l'auteur) Paris, H. Souverain, éd. 2 vol. in-8. Dans les *Pensées, sujets et fragmens*, que j'ai déjà cités, traçant son programme pour 1838, Balzac note *Un grand homme de province à Paris* et *La Torpille* (p. 132).

1843 — *David Séchard (Ève et David)* (avec préface de l'auteur) Paris, Dumont éd. 2 vol. in-8.

1845 — *Splendeurs et misères des courtisanes* ; *Esther*. Paris, L. de Potter, éd., 3 vol. in-8.

1842-1849. Œuvres complètes; Paris, Furne, édit., 17 vol. in-8 pl. (avec illustrations de Henry Monnier, etc.).

1851-1853. Œuvres illustrées. Paris, Marescq et Cie, éd., 8 vol. in-4 fig.

1853-1855. Œuvres complètes. Paris, A. Houssiaux, 5 vol. in-8 pl.

1855 — *Splendeurs et misères des courtisanes*. Paris, Aux bureaux du « Siècle », gr. in-8, 105 pages (12 réimpressions de cet ouvrage ; 1856-1866).

1855 — Scènes de la vie de province. *Les Illusions perdues*. Paris, aux bureaux du « Siècle », gr. in-8, 171 p. (9 réimpressions ; 1858-1867).

1856 — Œuvres complètes. Paris, Librairie Nouvelle, in-18, 450 p. (une réédition en 1858, in-16, 444 p.).

1859 — *Splendeurs et misères des courtisanes*. Paris, A. Bourdilliat, éd., in-16, 396 p.

1856-1867. Œuvres complètes. Paris, Librairie Nouvelle et Michel Lévy frères, 55 vol. in-16. (*Illusions perdues*, tomes XVI et XVII ; *Splendeurs*, tome XVIII).

1862-1865-1871. Œuvres complètes. Paris, Michel Lévy frères, éd., in-16.

1867 — *Splendeurs et misères des courtisanes*, tome II; *Illusions perdues*, tome VI. Paris, Michel Lévy frères, éd., 8 vol. in-4, fig. (Prime de l'*Univers illustré*).

1869-1876. Œuvres complètes. Michel Lévy frères, éd., 24 vol. in-8 (*Illusions perdues*, tomes V, VI et VII ; *Splendeurs*, VIII, IX et X).

1873 — Œuvres illustrées. *Splendeurs et misères des courtisanes ; La messe de l'athée* ; *Jésus-Christ en Flandre*. Poissy, impr. de S. Lejay, gr. in-8, 96 p., fig.

1874 — Œuvres complètes. Paris, Vve A. Houssiaux, 21 vol. in-8, pl.

1874 — Œuvres illustrées. *Illusions perdues*, Poissy, impr. S. Lejay, 3 vol. gr. in-8, fig.

(Sans date). — Œuvres illustrées. Paris, impr. de S. Rançon, 3 vol. gr. in-8, fig.

1899 — Œuvres. Paris, J. Rouff, éd., 14 vol. in-8 (*Splendeurs et misères des courtisanes*, tome XI. — Cette édition ne comprend pas les *Illusions perdues*).

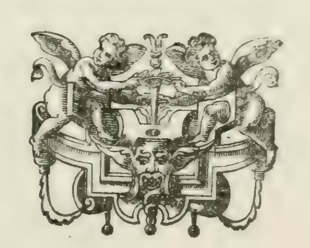
1900 — Œuvres complètes. Paris, Ollendorf, édit., in-8, fig. (*Splendeurs et misères des courtisanes*, tomes VII et VIII. — Cette édition ne comprend pas *Illusions perdues*.)

1911-1912. Œuvres complètes. « La Renaissance du Livre ». Jean Gillequin et Cie, éd. (et Ed. Mignot, éd.), 3 vol. in-8.

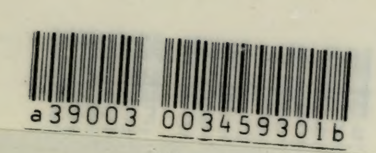
La *Dernière incarnation de Vautrin*, qui fait suite à *Splendeurs et misères des courtisanes*, a été compris dans les éditions ci-dessus. De plus, voici les deux premières :

1847 — Bruxelles, Méline Caus et Cie, éd., in-12, 232 p.

1852 — Paris, D. Giraud et J. Dagneau, éd., in-18, 248 p.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003459301b